

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

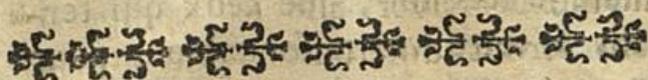
Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre III. Des Relations que les Objets ont entre eux, & premierement
des Rapports de Conformité.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9169



CHAPITRE III.

Des Relations que les Objets ont entre eux, & premièrement des Rapports de Conformité.

Naissance
des rela-
ions

POUR découvrir les relations que les Objets ont les uns avec les autres, il faut les comparer. Toute comparaison roule, pour le moins, sur deux objets; & il faut 10. que ces objets, que l'on compare, existent ou puissent exister, car l'impossible ne se conçoit pas; & si on le concevoit, il ne seroit pas impossible, il faut 20. avoir l'idée de l'un & de l'autre, sans quoi l'esprit ne scauroit ce qu'il fait quand il les compare; 30. appercevoir ces deux

Mr. Lock
L. 11.
XXV.

idées d'un seul coup & de les rendre présentes en même tems.

Pour comparer deux choses, il n'est point nécessaire d'avoir une idée complete, ni de l'une ni de l'autre, il suffit d'en avoir des attributs qu'on met en parallèle.

Quand les idées que l'on compare ne sont pas des plus simples, il peut aisé-

aisément arriver que les comparaisons seront différentes, qu'on leur donnera divers noms, ou que les noms par lesquels on les exprimera ne répondront pas aux mêmes idées. Cela arrive surtout aux relations morales, & de là les mal-entendus & les contestations.

Quand on compare, par exemple, deux pièces de monoye, on les regarde l'une & l'autre d'un seul coup d'œil, ou l'on conserve l'idée de la première qu'on a vue, & on la consulte, dans le tems qu'on jette les yeux sur la seconde; car si l'on n'avoit plus d'idée de cette première, il ne seroit pas possible de décider, si elle est égale à la seconde, ou si elle en diffère.

On a d'abord quelque peine à croire qu'on puisse penser à plusieurs choses à la fois. Cependant rien n'est plus ordinaire. Celui qui pense à un nombre, pense à plusieurs unités, & si ce nombre est grand, il pense à plusieurs dixaines. Celui qui regarde un arbre ou une maison, est frappé en même tems de l'idée de plusieurs parties: & se souvenir qu'on a vû l'une, dans le tems

M 2 qu'on

qu'on regarde l'autre, c'est avoir tout à la fois l'idée de l'une & de l'autre. Mais la plupart des gens s'imaginent qu'ils ne pensent à plusieurs choses que quand ils font des réflexions sur différens sujets tout à la fois : voilà pourquoi penser à plusieurs choses en même tems, leur paroît un étrange paradoxe ; car c'est, selon eux, embrasser dans un seul acte un grand nombre de raisonnemens & de réflexions.

Deux idées nous peuvent être présentes en même tems, sans que nous les comparions : il y a donc un certain acte de l'Esprit qui achève la comparaison ; & c'est cet acte qui fait l'essence de ce qu'on appelle *Relation*, laquelle par conséquent est toute chez nous, & nous appartient toute.

Au dehors de nous sont les Objets ; au dehors de nous sont les Attributs de ces Objets, sur lesquels l'attention s'arrête pour en former la comparaison & la relation, & ces Attributs sont en eux mêmes propres à être comparés. Mais y eut-il dans le monde mille fois plus d'Objets & d'Attributs qu'il n'y en a,
tandis

tandis qu'aucun Esprit ne les compareroit, il n'y auroit entr'eux ni Comparaison ni Relation; car une Relation n'est autre chose que deux Attributs, ou deux Objets comparés entr'eux. Et cette comparaison, il faut nécessairement qu'un Esprit la fasse.

Nous donnons un nom à cet acte de l'Esprit qui forme les comparaisons; nous appellons *Relation* ou *Rapport* la comparaison qu'il en fait; & ce nom qui nous appartient, qui est le nom d'un de nos actes, nous le prêtons aux objets mêmes, nous leur attribuons ce qui se passe en nous, quand nous pensons à eux; & après le leur avoir prêté, nous cherchons en eux, avec bien de l'embarras & inutilement, quelque chose qui réponde à ce nom, qui ne leur convient point. C'est ce qui embrouille toute cette matière, qui sans cela seroit des plus aisées; car il ne s'agit que de ce qui se passe en nous, & que nous pouvons très-nettement connoître en nous sentant nous mêmes. Supposons pour un moment qu'il n'y a encore au monde qu'un seul



Cercle; il n'y a pas moyen de le comparer avec d'autres, & l'on ne peut pas dire qu'il ait quelque relation avec eux. Ce Cercle a sa grosseur, sa figure, ses propriétés: tout cela est réellement en lui, & lui appartient: tout cela n'est point comparé avec la grosseur, la figure, & les propriétés d'un autre Cercle; mais il le peut être. Supposons maintenant qu'il naisse un second Cercle à cent lieues du premier; survient-il, je vous prie, quelque chose de nouveau à celui-ci, par la naissance de celui-là? grossit-il, ou s'il diminue? sa figure change-t-elle, ou si elle devient plus parfaite? acquiert-elle quelque propriété qu'elle n'eut point? Et comme il n'y a aucun objet dans le monde qui ne puisse être comparé, ou dans un sens, ou dans un autre & même en mille manières différentes, avec ce nouveau Cercle; dirons nous que celui qui vient de se former, a produit de toutes parts des réalités nouvelles, & qu'un seul trait de compas a rempli l'Univers de propriétés qui n'existoient pas encore? Le Cercle ancien, & le Cercle nouveau

veau

veau restent donc, l'un & l'autre, en eux-mêmes, ce qu'ils feroient s'ils étoient seuls : Si par la naissance de l'un il survient quelque chose de nouveau, ce n'est pas à celui qui l'a précédé, c'est à l'esprit qui les compare, & qui pense à eux autrement qu'il ne feroit s'il ne les comparoit point.

Si le langage des hommes étoit exact, une Relation seroit toujours exprimée par un terme qui présenteroit l'idée des choses que l'on compare pour former cette relation, au lieu que les noms des Relations sont souvent des noms absolus, & c'est ce qui fait qu'on se trompe en supposant d'abord comme absolu, ce qui n'est que relatif. Le Chaud, le Froid, le Savoureux, l'Agréable, ce sont des noms de relations. Il n'y a aucun corps qui soit absolument chaud, ou absolument savoureux, odoriferant &c.

Une des grandes imperfections du langage ordinaire des hommes, c'est de confondre l'*absolu* avec le *relatif*. Le même mot se prend tantôt dans l'un tantôt dans l'autre, de ces deux sens; on le fait relatif quand il ne



faudroit pas, & absolu reciproquement. Le mot de *parfait* dans ce sens relatif, se définit par *tout à fait propre au but auquel il est destiné*, & des réalités très bornées sont des perfections dans ce sens: Les couleurs d'un oiseau, son chant &c. le rendent parfait en son espèce: des qualités toutes différentes feront la perfection d'un autre.

Dans le sens absolu, *parfait* & *infini* sont des termes Synonymes. L'Être parfait ou infini est celui en qui se trouve toute réalité sans borne; l'Être de qui aucune réalité accomplie n'est absente, est parfait dans le sens absolu: en lui ne se trouve aucune defectuosité, par ce qu'en lui il n'y a rien de borné.

Spinoza travaille à éteindre les idées de parfait & d'imparfait: elles ameneroient trop aisément & trop naturellement à reconnoître des modèles d'imitation, & des règles de conduite. Des que les Hommes, dit-il, se sont avisés de bâtir & en général de s'accomoder, ils se sont élevés à des idées générales: chacun a regardé les siennes comme les plus exquisés, parce qu'elles s'accordent mieux avec son

gout,

goût, & ils se sont imaginés des perfections & des imperfections absolues; ils se sont ensuite étonnés de ne trouver point de ces perfections imaginaires dans les ouvrages de Dieu, comme si Dieu, dit-il, qui n'a besoin de rien, se proposoit des buts, qu'il travailloit à remplir. Parfait, imparfait, ce ne sont là que des imaginations; tout est également l'effet d'une enchaînage insurmontable, immuable, infinie, éternelle de Causes & d'effets.

II. Lorsque l'idée qu'on s'est formée d'un objet, s'applique juste à un autre; lors que pour concevoir le second, il n'y a qu'à penser comme l'on a fait pour connoître le premier, ces deux objets sont appelés *Semblables*. Ce nouveau nom qu'ils reçoivent, n'est pas une marque qu'il leur soit arrivé quelque chose de nouveau; il indique simplement que l'idée qui représente l'un, représente aussi l'autre. Ils ont bien l'un & l'autre ces attributs, que l'Esprit conçoit dans l'un & dans l'autre; mais l'attention que l'Esprit fait à l'unité de l'image qui les représente tous deux, cette attention,

Ressem-
blance
égalité
proportion,

ention, en quoi consiste la relation de ressemblance, est dans l'Esprit & non dans les Objets. Une Idée commune à deux ou plusieurs objets conduit à la ressemblance, comme la différence des idées conduit à l'Essence. P. Buffier.

Quand l'Esprit, mesurant le *Plus* & le *Moins* des Objets, trouve que la même idée qui lui découvre le plus ou le moins de l'un, c'est-à-dire, les degrés de sa *Quantité*, lui manifeste de même le plus ou le moins, c'est-à-dire, la quantité de l'autre; cette conformité d'idées, dont l'Esprit se sert pour les mesurer, leur attire le nom d'*Egaux*: De sorte que l'on peut dire que l'*Egalité* est une *ressemblance de Quantité*. Lors que l'Esprit, pensant à deux objets, a conçu un rapport, & que venant à penser à deux autres, pour en concevoir encore le rapport, il n'a qu'à renouveler sa première idée; lors, dis-je, que l'idée qui lui découvre le rapport des deux premiers, ne lui découvre pas moins le rapport des deux seconds; lors qu'il n'a qu'à penser de la même manière pour comparer les

les

les deux suivans, cette conformité de pensées & de relations s'appelle *Proportion*.

Ceux qui définissent les objets semblables en disant, *qu'on ne les distingue que quand ils sont tout à la fois présens*, me paroissent confondre l'effet avec le principe. La ressemblance est une relation, & la relation n'est ni une substance ni un mode qui existe au dehors de nous différent des choses & de leur état: nôtre esprit forme ce rapport, & donne le nom de semblable aux objets à qui la même idée peut s'appliquer indifféremment. Et par ces objets, il faut entendre non seulement les substances, mais leurs attributs. Que ces objets soient présens à nos yeux, ou seulement à nôtre souvenir, nous démêlons également ce qu'ils ont de semblable d'avec ce qu'ils ont de différent.

On demande s'il se peut qu'il y ait dans l'Univers deux Etres parfaitement égaux? La réponse paroît des plus aisées: je me sens capable d'appliquer la même idée à deux objets, sans rien changer dans

le second, de ce que je me suis représenté dans le premier ; & il n'en faut pas d'avantage pour décider sur la possibilité.

Vôtre conclusion n'est pas juste, dit-on, car vous ne faites pas attention à tout ce qui doit s'unir pour donner l'existence à deux choses parfaitement égales. La puissance de Dieu, ajoute-t'on, peut bien s'étendre jusques là, mais sa sagesse ne le lui permet pas ; car une Intelligence toute sage n'agit jamais sans raison, & dans quelque endroit de l'Univers que Dieu posât le premier de ces objets égaux, il n'y auroit point de raison pourquoi y placer celui là plutôt que le second. C'est là un Sophisme : Si la place où le premier est posé, lui convient, il est placé comme il faut, & la raison approuve cette position ; mais s'il avoit placé le second dans cet endroit là cette place lui auroit aussi convenu, & par conséquent sa position auroit aussi été raisonnable.

On continue, & l'on dit : si on a placé avec raison le premier, on a donc refusé cette place au second sans raison, puis qu'il y auroit aussi bien

bien

bien figuré que le premier. C'est là une pure chicane, & il est facile d'y répondre. La raison n'approuvoit pas qu'ils occupassent tous deux la même place précisément, car cela est impossible, au lieu qu'il est très possible d'assigner au second une place où il figureroit aussi bien que le premier dans la sienne. S'agit il, par exemple, d'équilibre, il n'y a qu'à les placer à égale distance du centre de gravité.

Un Auteur m'envoie un Exemple de son Ouvrage : Son libraire use de la même politesse ; & ces deux exemplaires sont si également reliés, que je n'y apperçois aucune différence ; & quand j'y en appercevrois, je ne vois aucune raison pourquoi je dois placer le premier à la droite, & le second à la gauche, puisque leur égalité même m'a fait oublier de quelle main chacun d'eux m'est venu. A cause de cela, & dans la crainte de faire quelque chose sans aucune raison suffisante, à cause de cela m'abstiendrai-je de les ranger parmi mes livres ? Je me conduirois non seulement sans raison, mais de plus contre la raison, si je prenois

prenois le parti de ne leur point donner de rang parmi mes livres. Je les prens donc, & je les place à côté de ceux qui sont de ce format, sans m'embarasser de délibérer sur la gauche. Le premier se trouve dans une place raisonnable, proportionnée à sa matière & à sa forme : le second de même. La Raison auroit condamné ma fantaisie, si je les avois écarté tous deux, & la raison trouve le premier bien placé, & le second de même.

Je paroiss traiter une question des plus superflues, mais elle cessera de paroître-t'elle, si on remonte à la source. Il est de gens qui se sont mis en la tête d'ôter & à l'homme & à Dieu même la liberté de choix proprement dite : ils prétendent que Dieu a tout fait, & a été inévitablement déterminé à produire tout ce qui est, tout ce qui a été, & tout ce qui sera ; & les plus affectionnés à ce Système vont jusques à penser que l'Être éternel a été, de toute éternité, inévitablement déterminé à produire l'Univers tel qu'il est, & chacune de ses parties telles qu'elles se trouvent. Deux choses

ses égales sembleroient donner lieu à un choix. Pour éloigner cette idée, ils soutiennent que la sagesse de Dieu s'oppose à une telle production, & pendant que leur Entendement est assés aveugle, & leur cœur assés dur, pour étendre la puissance de Dieu à la production de toutes les horreurs, dont un homme, qui peut soutenir l'idée sans frémir, mérite lui même d'être un objet d'horreur.

Une comparaison est composée de deux Membres : l'un renferme l'image, l'autre présente la chose même qu'on veut faire connoître sous cette image, ou à laquelle on dit que cette image ressemble; & ce dernier est quelquefois sous-entendu, & on laisse faire à celui à qui on s'adresse, l'application du membre exprimé, à celui qui est sous-entendu. 1. Cor. XIV. *Il y a peut être autant & plus de langues au monde QUE DE NATIONS.* (ce terme n'est pas exprimé) *car il n'y a aucune d'elles qui soit muette.* De même Matth. V. 14. *Vous êtes le sel de la Terre : Vous êtes la lumière du Monde : Une Ville assise sur une Mon-*

Montagne ne peut-être cachée. Dans toutes ces Comparaisons, un des membres est sous entendu. Dans la suivante ils sont tous deux exprimés. *On n'allume point la Chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais sur un Chandelier.* Ainsi, que vôtre lumière luise devant les hommes. vers. 15. & 16.

Math. V. 26. *Je vous dis en vérité que vous ne sortirez pas de là, que vous n'ayés payé le dernier sou.* Supliés pendant que vous êtes en vie, flechissés la colère de Dieu, & n'attendés pas que la mort vous surprenne. Math. VIII. 18. *Un bon arbre porte-t-il de mauvais fruit, ou un mauvais arbre en porte-t il de bon ?* L'Application n'est pas exprimée. Un méchant homme ne sauroit se soutenir dans le déguisement & un homme de bien se relève d'abord de ses fautes de foiblesse, & d'inadvertance; chacun d'eux revient à son naturel.

Math VIII. 9. *Je dis à l'un, Allez, & il va; & à l'autre, Venez ici, & il vient.* Le second membre seroit, les Anges vous obéiront pour guérir les Maladies, ou les Maladies,

d'ies elles mêmes , ou le Corps hu-
main.

Dans les comparaisons, on mêle quelquefois les noms de l'image avec les expressions qui en contiennent l'application, & on les confond ensemble. Cela même fait une élégance. Marc. IV. 14 - 16. *Celui qui devoit semer, seme la parole; Ceux qui sont le long du chemin où la parole est semée; Ceux qui reçoivent la parole dans des lieux pierreux, sont ceux qui, après l'avoir ouïe, la reçoivent avec joye.*

Math. V. 25. 26. *Accordés vous au plutôt avec votre adverse partie, de peur que vous ne soïés mis en prison: En vérité je vous dis que vous n'en sortirés pas que vous n'aiés paié le dernier quadrain.* Le pécheur irréconciliable, surpris par la mort, dans son impénitence, ne sortira jamais de l'Enfer.

III. Il est commode à l'Esprit <sup>Les com-
paraisons</sup> humain, naturellement paresseux, de ^{imposent,} trouver, dans une idée déjà toute formée & toute familiere, l'image d'un Objet nouveau; voilà pourquoi les comparaisons, qui roulent sur des
ref

ressemblances, lui plaisent; & comme il les aime, par là-même qu'elles lui épargnent du travail, il ne se fatigue pas à les examiner, mais il se persuade d'abord qu'elles sont très-justes & très-exactes.

Les comparaisons plaisent de plus par un autre endroit, & par conséquent imposent encore, car nous nous rendons trop facilement à tout ce qui plait. L'Uniformité dégoûte un Esprit qui se plait au changement, & qui est avide de la diversité: Mais aussi la Variété le fatigue, tandis que l'Uniformité le délasse; de sorte que le cœur humain aime tout ensemble, quoi que pour deux raisons différentes, l'Uniformité & la Diversité; & c'est justement ce qu'il trouve dans les Comparaisons qui lui représentent deux Objets semblables: car ces Objets ayant toujours au moins quelque petite différence, s'ils délassent, parce qu'ils renferment d'Uniforme, ils recréent en même tems, par ce qu'ils offrent de Variété. Quoi qu'ils soient différens, une seule idée suffit, à peu-près, pour les deux, & l'on passe, sans de nouveaux efforts,

forts , de la connoissance de l'un à la connoissance de l'autre. Il arrive par là que les comparaisons tirées de quelque sujet fort éloigné plaisent d'avantage , pourvû qu'elles soient justes : la surprise en augmente la force , parce qu'en même tems qu'elles représentent deux objets très différens , elles font remarquer entr'eux un raport de ressemblance auquel on ne s'attendoit pas. Virgile dans ses *Georgiques* tire ses comparaisons des sujets les plus élevés , & dans son *Eneïde* il en choisit des plus communs ; car , suivant la matière qu'il traite , il trouve à propos d'élever , ou de délasser , & la variété qu'il met en œuvre , sert à l'une & à l'autre de ces fins. Nous aimons ce qui surprend , nous aimons ce qui est ingénieux , & il nous semble qu'il y a plus d'esprit à trouver de la ressemblance entre des sujets fort éloignés , qu'entre ceux qui le sont moins. Une métaphore qui présente un raport auquel on ne s'attendoit pas , plait à proportion qu'elle surprend. On aime une vivacité judicieuse , & elle plait

plait d'autant plus qu'elle est plus rare.

Il est certain que l'Analogie fait plaisir, c'est un des fondements du beau. La circonférence extérieure de l'Anneau de Saturne est élevée 18000. lieues au dessus de la surface de Saturne. (M. de l'Accad. 1714.) Par conséquent, si l'Atmosphère de Saturne renferme l'anneau, elle est d'une prodigieuse hauteur, quand même l'on l'y supposeroit terminée. Mais Saturne est 1000. fois plus gros que la Terre; & si nôtre Atmosphère est de 18. lieues, comme on le peut croire, les Diamètres des deux Atmosphères seront proportionnés aux deux globes. (H. de l'Accad : 1715.)

Les Sattellites de Jupiter & de Saturne, qui tournent autour de leur Planette principale, engagent à regarder la lune comme une Satellite de la Terre. Le Soleil est plus grand que les Planettes qui tournent autour de lui. La Terre tournant autour de la Lune feroit donc un exemple unique, & qui dérangeroit cette constante Analogie. Cependant, quoique persuasive, elle n'est pas une démonstration absolue, &
un

un Auteur, qui, dans un ouvrage ingénieux, a eu besoin que la terre tournât autour de la Lune, s'est crû en droit de le supposer, & en a même donné des preuves assez séduisantes, qu'il auroit peut-être été autrefois absolument impossible de détruire, & Mr. de Mairans a eu besoin de toute sa Sagacité, & de toute sa circonspection pour lever entièrement ce doute. (1727.)

Il étoit digne de la Sagesse de Dieu d'établir la constance dans les Loix de la Nature : cette constance étoit encore digne de sa Bonté, le bonheur & le repos des Hommes en dépend ; sur cette constance sont fondées leur résignation & leur confiance. En étudiant les Ouvrages du Créateur on y voit régner l'analogie : mais cette Analogie se soutient aussi, parmi une abondance de variétés. On est fondé à la présumer en matière de Physique, mais ce seroit trop de la supposer totale. On la cherche, & on l'admire à travers les variétés qu'exigent la diversité des Sujets. On peut dire qu'il en est des Loix de la Nature,

ture,

ture, comme de celles du langage; les exceptions, qui paroissent des écarts de la Règle, étudiées de près, y sont ramenées, & les anomalies se rapprochent de la régularité.

Les Chocs des Corps s'exécutent suivant des loix constantes, fondées sur la Nature du Corps & du mouvement. Mais ces Loix varient leurs effets, suivant la variété des directions, & la variété des masses; suivant encore que les corps sont durs, mols, ou à ressort, & suivant que le ressort est parfait, s'approche ou s'écarte de la perfection; & toutes ces variétés nombreuses ne laissent pas d'avoir leurs régularités.

Il en est ainsi de la propagation de la lumière. Elle se fait en ligne droite; c'est la loi générale; mais ces droites se rompent, par la reflexion & la refraction.

Les uns & les autres de ces détours varient suivant la dureté des corps, la densité des milieux, la dispositions des surfaces, & l'obliquité des directions. Mais toutes ces variétés suivent encore des Loix constantes.

Les

Les Similitudes trouvent donc dans nôtre ame des dispositions à se faire agréer ; & comme il est difficile de refuser son approbation à ce qui fait plaisir , on se rend trop aisément aux Comparaisons. C'est là une source féconde de méprises : car se méprendre , c'est confondre les objets , en prendre deux pour un , juger parfaitement égaux ceux qui ne se ressemblent pas , ou regarder enfin comme peu différens ceux qui ne se ressemblent que très - imparfaitement.

On confond la Brutalité avec la Valeur , la Bassesse avec la Modestie ; On confond le Libéral avec le Prodigue , & souvent on accuse d'Avarice un homme raisonnable , qui règle sa dépense sur ses revenus , & sur son devoir. Un *Prodigue* , qui répand avec profusion son argent quand il s'agit de ses plaisirs , quoi qu'il soit dur envers ceux qui lui doivent , & qu'il reconnoisse mal les services de ceux à qui il a de l'obligation , ne laisse pas de passer pour un homme libéral : Rien de plus généreux que lui dans l'esprit de ceux qui profitent de ses boutades

tades à dépenser. Au contraire un homme attentif comme il le doit à ses affaires, est regardé comme un avare par ceux dont cette raisonnable attention condamne la dissipation & la négligence. On honore un *Superstitieux* du nom de vrai Chrétien, malgré ses vices; & un véritable Chrétien, exact sur le solide, mais peu zélé pour l'inutile, fera bien heureux si on ne le met pas au rang des profanes, & si on se contente de l'accuser de trop d'indifférence sur la Religion. La Barbarie passe pour un *Zèle*, & la Modération pour une lacheté.

C'est par un effet de ce penchant à regarder comme tout-à-fait semblables les choses dont la ressemblance frappe, que nous jugeons si souvent des autres par nous mêmes. Les bonnes gens sont crédules, & les hommes de mauvaise foi croient tout le monde trompeur. Il y a des profanes qui ne regardent les véritables Chrétiens que comme des hypocrites. Nous sommes surpris de voir des gens dont le goût est différent du nôtre, & qui

ne

ne se plaissent pas dans ce que nous aimons : Parce que l'on voit dans les autres, deux piés, deux bras, un nez, une bouche, on leur suppose un intérieur tout semblable à celui qu'on se sent. Un homme à quelques traits d'un autre qui nous a plu ou qui nous a offensé; sur cela il nous plait ou il nous déplaît. Les Grands sont les plus sujets à cette illusion, parce qu'ils se sont fait une habitude, de s'en tenir à leurs premières pensées, & de ne les point corriger; & comme la crainte d'être repris ne les oblige pas à être fort circonspects dans leurs jugemens, ils décident sans hésiter du mérite des gens, & ils règlent l'estime ou le mépris qu'ils en conçoivent sur les premières idées qui les saisissent. Ceux d'entr'eux qui doivent tous leurs succès, ou une grande partie de leurs succès, à la dissimulation, regardent comme de petits génies qui ne viendront jamais à bout de quoi que ce soit, ceux qui ne peuvent plier leur ame à des lâchetés.

C'est par ce principe que chacun ne se lasse point à parler de



foi-même : car il croit les autres de son goût, & il compte que ce qui lui plaît, ne sauroit manquer de leur plaire. Il rencontreroit plus juste s'il tiroit de ce même principe une conséquence tout opposée, & disoit : Les autres hommes me ressemblent ; Or ils m'importunent, m'ennuient, dès qu'ils ne m'entretiennent que d'eux-mêmes & de leurs intérêts ; je les importune donc, & je les ennuie, lors que je ne leur parle que de moi & de ce qui a du rapport à moi. Si on se souvient de cette réflexion, on ne parlera de soi-même que quand on s'y trouvera obligé.

Un Débauché juge de toutes les femmes sur le pié de celles qui se sont trouvées de son humeur, & qu'il est venu à bout de corrompre. On confond l'Esprit avec la Malice ; un Fourbe passera pour en avoir plus qu'un honnête-Homme : L'erreur est grossière, mais elle est très-commune. Le peu de conscience contribue souvent plus à la reputation d'habile, dans les affaires, que la pénétration & l'étendue d'esprit. Le Vulgaire & ceux, qui, pour n'être pas

pas du vulgaire, ne laissent pas d'envisager les choses superficiellement, admirent l'habileté avec laquelle un homme a su s'élever aux emplois & amasser du bien. *Il faut avouer*, dit-on, *qu'il a de l'Esprit.* Examinons la chose de plus près, & nous verrons, que, sans en avoir plus qu'il en faut pour n'être pas une bête, chacun en auroit pu faire autant. Faut-il avoir plus d'esprit pour dire que le blanc est noir, que pour dire que le blanc est blanc? Non sans doute; il faut seulement avoir plus d'impudence: Mentir à tout moment, & tantôt exagérer ce qu'on a vu, tantôt retrancher la moitié de ce qu'on a ouï dire, est-ce une preuve de génie? Faut-il une grande pénétration pour peser le mérite au plus offrant? Un honnête Homme est sensible à la mortification d'être refusé; c'est par cette raison qu'il ne se hazarde pas à demander, & non pas parce qu'il n'a pas assez d'Esprit pour savoir demander: Mais un lâche se dit à soi-même, que s'il est refusé, on ne lui ôtera rien de ce qu'il avoit; l'honneur n'est point ce qui l'em-



barrasse; & qu'il obtienne par mérite, ou par importunité, ou par quelque chose de pis, c'est de quoi il est peu en peine, il a toujours obtenu. Il y a plus: non seulement l'un rejette les projets, que l'autre embrasse de tout son cœur, ils ne lui viennent pas même dans l'esprit; car comme les idées sombres ne s'élevont pas dans un cœur où règne la joie, & que les pensées badines ne naissent pas dans une ame affligée, les vûes basses, & les voies injustes ne se présentent pas à un cœur qui a une véritable grandeur & une vraie probité.

Le penchant à outrer les ressemblances, est donc une des causes, qui engagent la plus grande partie des hommes à juger des autres par eux-mêmes. C'est un grand fondement de l'ingratitude qui règne parmi eux. Un homme, qui rapporte tout à soi & qui ne fait aucune démarche, qu'autant qu'il y est engagé par son plaisir & son intérêt propre, se persuade que tout ce que les autres paroissent faire pour l'obliger, ils ne le font qu'en vue de l'intérêt qu'ils

qu'ils y ont, & du fruit qu'ils en attendent; il se compte dispensé de leur avoir aucune obligation, tout comme on n'est engagé à aucune reconnoissance pour un joueur à qui l'on a gagné son argent, & si on continué à lui faire des civilités, & à parler de son malheur d'un air d'étonnement, & d'un ton mortifié, ce n'est que dans la crainte qu'il ne se rebute, & qu'il ne se lasse de perdre.

Jamais on ne se trompe plus grossièrement sur la finesse & sur l'habileté, que quand on fait l'honneur d'en attribuer à un homme en place, qui trompe ses inférieurs par de belles paroles. Rien n'est plus aisé, ni plus lâche; C'est le plus méprisable des Caractères: Avec cela il se trouve des gens, dont il fait tout le mérite.

Ce qui est Beau se fait admirer. On admire aussi ce qui est Rare; cela suffit pour faire trouver Beau tout ce qui n'est pas commun. Il y a des Auteurs qu'on a raison d'estimer, parce que, sous des tours vifs, hardis & ingénieux, ils combattent & tournent en ridicule des



erreurs dont tout le monde est prévenu. Mais quand sous ces mêmes tours, un homme écrit des Paradoxes & des Sophismes contre la Religion & contre la Morale, on le prend pour un grand génie, on se laisse éblouir par la hardiesse de ses objections & par la nouveauté de ses sentimens.

On trouve quelque rapport entre une Proposition Nouvelle & une Proposition Ancienne, en les réduisant l'une & l'autre à des Idées vagues; cela suffit pour conclure que la nouvelle n'est nouvelle qu'en apparence, & qu'on a déjà su tout ce qu'on peut savoir. Là dessus on se borne à lire, & si on aspire de plus à la gloire de la Nouveauté, on se contente de présenter sous un nouveau tour, ce qu'on a tiré d'un Livre; on le paraphrase, & souvent on le gâte en le paraphrasant, nouvelle preuve en faveur des Anciens; car pour l'ordinaire une pensée n'est jamais mieux exprimée que par celui qui l'a tirée de son fonds.

Ceux qui, pleins d'admiration pour les Anciens, ne s'appliquent qu'à marcher sur leurs traces, sont eux-mêmes

mêmes suivis de certaines gens qui veulent leur ressembler, mais qui les imitent mal. Il y en a, qui, pour se faire un Nom, y mettent très peu de façon; Ils choisissent simplement un Auteur ancien, & sur chaque terme qu'ils y trouvent, ils compilent tous les passages des autres Auteurs, où ce même mot se trouve, & par cet étalage de leurs Recueils, ils viennent à bout de faire perdre de vûe à leurs Lecteurs le texte qu'ils s'étoient d'abord proposés d'éclaircir. On se trouve admirable, parce qu'on croit ressembler à ceux qu'on admire, dès qu'on leur ressemble tant soit peu & qu'on fait quelque chose de ce qu'ils font.

St. Paul pose en fait qu'il ne peut y avoir d'accord entre Christ & Bélial, & qu'on ne sauroit être membre de l'Eglise Chrétienne, en pratiquant l'Idolatrie des Payens. Donc pour s'unir il faut, dit-on, être de côté & d'autre sans erreur; il faut penser, ou faire semblant de penser, sur toutes choses, de la même manière: & pourquoi n'ajoute-t-on pas qu'il faut être sans Vice

2. Cor.
VI. 15.

N 4 &



& avoir tous le même degré de Vertu ? On pardonne des fautes dans la conduite, mais on ne peut pardonner des erreurs de spéculation. D'où vient cela ? Il en coûteroit trop d'être homme de bien, & il en coûte aussi d'aimer ceux qui croient penser plus vrai que nous.

Rien n'est plus facile que de déguiser les choses sous des comparaisons. On aime un Miroir, on aime un Peintre qui flatte ; On se plait dans des comparaisons, où l'on trouve les Vices déguisés sous des images de Vertu. Un flatteur compare aux Lions & aux Aigles les Grands qui se plaisent à faire du mal : Mais pour moi je les mets au rang des Scorpions, des Serpens, des Crapaux, & quelquefois des Tarentules qui ôtent le bon sens, avant que d'ôter la vie. A ces traits on les reconnoitra. Après s'être rendu fourbe & débauché pour leur plaire, il faut se faire casser la tête pour ne perdre pas leur faveur.

Dès qu'un Principe a heureusement servi à l'explication de quelque Phénomène, on le veut appliquer à tous. Les Pythagoriciens raportoient
aux

aux vertus des Nombres bien des effets, qui certainement ne dépendent point de ces Idées vagues. Il y en a qui imaginent par tout des Vertus Magnétiques, & d'habiles gens ont prétendu trouver dans la Lumière & les Couleurs, les ondulations des Sons, leurs accords & leurs dissonances. Il y en a à qui il suffit de trouver sur un sujet trois choses, soit attributs, soit relations &c. pour y trouver une image, & quelquefois une preuve de la Trinité. Le Méchanisme a réüssi dans l'explication des Phénomènes corporels, on l'applique aux Esprits & on ne leur veut plus reconnoître de Liberté. On donne aux Principes du Bon Sens le nom de Notions Communes, parce que chacun en tombe d'accord. Mais chacun suit aussi sans hésiter les Maximes de la coutume. *Là-dessus tout ce qui est hors des gens de la Coutume on le croit hors des gens de la Raison.* Montagne Liv. I. Ch. XXI.

En matière de stile on confond le simple avec le rampant, le stile enflé avec le sublime, une pensée délicate, qui, sous un tour mo-

N 5 deste,

deffe, dit beaucoup en paroissant dire peu, avec une sublimité qui s'évanouit sous l'examen. Le Ridicule passe pour enjoué; un Galimathias pour un profond savoir. On n'a qu'à parler hardiment, l'Effronterie est aux yeux du Vulgaire une preuve d'habileté. Un ton agréable, un débit assuré, un langage pur, une humeur railleuse, quelque vivacité & quelque promptitude dans les reparties, suffisent à bien des gens, pour honorer du titre de *Bel Esprit*, un homme qui n'est rien moins que Bel Esprit, & à qui bien des choses essentielles manquent pour le mériter.

Un Orateur frappe, & fait impression par ses portraits; cela suffit à un Imitateur peu judicieux, pour se flatter de réussir, de faire aussi des portraits, sans considérer que les siens ne sont tout au plus qu'amufans, au lieu que les autres sont instructifs. Il y a des portraits qui édifient, il y en a qui scandalisent. L'Esprit de Satire en fait tout comme l'Esprit de zèle.

Règles IV. Appliquons-nous à découvrir les précautions qu'il faut mettre en

en

en usage, pour se garantir d'erreur, quand on en fait, ou quand on en écoute. Quelquefois on compare deux choses, à dessein de connoître au juste, à quel point elles se ressemblent, & à quels égards elles diffèrent. Je comparerai, par exemple, dans cette vue, le Choc des Corps durs, & celui des Corps mous; la vertu Chrétienne & la vertu Payenne. Je comparerai les idées que les Chrétiens ont de l'Âme, avec celle que les Philosophes s'en sont formés, pour décider, en quoi ils conviennent & en quoi ils diffèrent.

On peut voir ce parallele dans la *Bibliothèque choisie de M. le Clerc*, Tom. VIII. pag. 65.

Dans ces cas-là, il faut étudier séparément chacun des sujets que l'on compare, l'examiner à part, le connoître à fond, & dès qu'on aura découvert au juste ce qu'ils sont en eux-mêmes, rien ne sera plus aisé que de parcourir leurs attributs, pour démêler ce qui s'y trouve de semblable d'avec ce qu'on y peut remarquer de différent. Ici donc la connoissance des sujets doit précéder la comparaison qu'on en



fait, & en être le fondement, sans quoi l'on risqueroit de la faire peu juste.

Si l'on veut faire un juste parallèle, par exemple, de Descartes & de Gassendi, pour savoir en quoi ils conviennent, & jusques où leurs Systèmes s'accordent; on fera bien mieux de s'instruire tout de suite des sentimens de chacun de ces Philosophes, en les étudiant séparément, & en lisant leurs Ouvrages d'un bout à l'autre, que de lire sur chaque sujet les pensées du premier, puis les pensées du second; C'est une comparaison qu'il faut différer jusques à ce que l'on se soit formé une idée suivie de leurs principes, & des conclusions qu'ils en tirent

On lit dans l'Histoire de 1727. un excellent parallèle en ce sens, de M. Des Cartes, & de M. Newton. Tous deux ont été des génies du premier ordre. Tous deux, Géomètres excellents, ont vû la nécessité de transporter la Géométrie dans la Physique. Tous deux ont fondé leurs Physiques sur une Géométrie, qu'ils ne tenoient presque que
de

PART. I. SECT. II. CH. III. 307
de leurs propres lumières. Mais
l'un, prenant un vol hardi, a vou-
lu se placer à la source de tout,
se rendre Maître des premiers prin-
cipes, par quelques idées claires &
fondamentales, pour n'avoir plus
qu'à descendre aux Phénomènes de
la Nature, comme à des conséquen-
ces nécessaires.

L'autre, plus timide, ou plus mo-
deste, a commencé sa marche par
s'appuyer sur les Phénomènes, pour
remonter aux Principes inconnus,
résolu de les admettre, quels que
les put donner l'enchainure des con-
séquences. L'un part de ce qu'il
entend nettement, pour trouver la
cause de ce qu'il voit. L'autre, part
de ce qu'il voit, pour en trouver
la cause soit claire soit obscure.
Les principes évidens de l'un ne le
conduisent pas toujours aux Phéno-
mènes, tels qu'ils sont. Les Phé-
nomènes ne conduisent pas toujours
l'autre à des principes assez évidens.
Les bornes, qui, dans ces deux rou-
tes, ont pû arrêter deux hommes
de cette espèce, ne sont pas les bor-
nes de leur Esprit, mais les bornes
de l'Esprit humain.

De



De même encore, si quelqu'un veut s'affurer au juste, en quoi conviennent les Théologiens des différentes Sociétés, qui partagent le Monde Chrétien, & en quoi ils diffèrent, il doit se donner le soin d'étudier séparément chaque Système; & de le méditer avec la même attention qu'il feroit, s'il étoit né dans la Société de l'Auteur dont il lit l'Ouvrage, ou plutôt s'il n'étoit né dans aucune, & que simplement défabusé du Paganisme, ou de l'Alcoran, il étudioit les Sentimens des Chrétiens, pour se ranger à celui qu'il trouveroit le plus conforme à l'Evangile. Il ne se trouvera en état de comparer juste, que quand il sera venu à bout de se former des idées bien nettes de tout ce qu'il veut comparer.

Mais quelque fois aussi on veut, par le moien d'une comparaison, faire servir la connoissance d'un objet à la découverte d'un autre. Après les avoir supposé semblables, ce qu'on a reconnu dans l'un, on conclut qu'il se trouve dans l'autre. C'est ainsi que de la chaleur qu'on
fait

fait naître en se frottant les mains, on infère que, dans les autres corps, la chaleur est causée par un tremoulement; & c'est ainsi encore que de la chaleur, & de la lumière du feu que nous voions, nous tirons cette conséquence, que le Soleil est une flamme, & nous lui appliquons les idées de notre feu.

Il n'y a rien d'unique dans la Nature, & une certaine Mécanique constante en certaines occasions, doit se retrouver en d'autres, qui y ont rapport. Puisque l'on admet une fois, que la matière du feu peut, sans cesser d'être ce qu'elle est, s'enfermer dans les cavités des corps calcinés, on fera en droit d'imaginer qu'elle a été pareillement renfermée dans les cavités de plusieurs autres corps; dès là l'on pourra croire qu'elle en sort, & en un mot on suposera légitimement, que c'est elle qui rend inflammables tous les corps qui le sont, & qu'elles'en échape sous la forme de flamme, si tôt qu'elle est dégagée de ses enveloppes, pourvû que d'ailleurs elle soit assez abondante (1709) La probabilité, ou du moins la possibilité de

de ces conjectures, doit donner le courage de chercher des expériences, qui les vérifient; tout cela demande du tems; Les Systèmes ne sont plus des Jeux d'esprit, où la liberté d'imaginer tout ce qu'on vouloit eut rendu la lenteur inexcusable.

L'Analogie est un guide qui ne doit pas être légèrement abandonné, il a conduit à trouver des vaisseaux, non seulement dans les animaux & les plantes, mais encore dans les fruits (1731) On a suivi les changemens par où passe un pépin, comme ceux par où passe un œuf (1732) On se fonde encore sur l'analogie, quand de ce qu'on a remarqué dans les Amandes, les Prunes & les Pêches, on conclut aux autres pepins plus petits.

Il est évident que ces ressemblances peuvent aisément être poussées trop loin: L'Homme est ordinairement porté à les outrer, & à mettre une parfaite égalité par tout où il en découvre quelques légères apparences. Sa paresse l'engage à confondre les choses qui se ressemblent un peu, & à supposer qu'elles

les

les se ressembloit en tout. Il faudroit trop de peine pour détailler tous les rapports & distinguer ceux de ressemblance d'avec ceux de diversité; & quand quelque passion se joint à la paresse, les ressemblances deviennent des sources d'illusions, dans lesquelles on s'opiniâtre. C'est une faute qu'on fait dans la pratique, comme dans la spéculation, & peut-être n'en avons nous rapporté que trop d'exemples.

J'estime donc que pour passer sûrement de la connoissance d'un Sujet à la connoissance d'un autre qui lui ressemble au moins un peu, il faut commencer par bien s'instruire sur ce premier sujet, & après l'avoir nettement & exactement connu, soit parce qu'il étoit moins composé, soit parce qu'il étoit plus à notre disposition, & que nous étions plus à portée de l'examiner, soit enfin parce que quelque heureuse circonstance nous l'a fait connoître: Après, *dis-je*, s'en être exactement instruit, il faut ranger par ordre tous les attributs qu'on en connoit, & les chercher l'un après l'autre,

l'autre, dans le nouveau Sujet qu'on étudie. C'en est donc pas le premier qui nous manifeste d'abord le second; Il nous sert simplement à trouver la route par où l'on peut s'en instruire, il ouvre cette route & aide à la suivre.

Les propriétés qui ne se manifestent, que dans certaines espèces de grandeurs, ne laissent pas de se trouver dans les autres espèces, de même genre; seulement elles y sont modifiées de la manière que l'a exigé la différence d'espèce, & par là elles sont devenues moins visibles & plus enveloppées.

L'usage de certaines vessies bien connu dans quelques Sujets, apprend que des vessies semblablement placées dans d'autre Papillons, fournissent la liqueur, qui humecte leurs œufs, lors qu'ils sont près de sortir, & qui les attache contre les corps sur lesquels ils sont disposés. Mais cette liqueur ne doit pas être sensible, lorsque les œufs n'en doivent être humectés que légèrement
Vol. II. M. II.

Sur des Sujets de cette nature,
où

où la connoissance de l'un sert de passage à la connoissance de l'autre, il faut bien se souvenir, que, de la ressemblance à la parfaite égalité, il y a des degrés infinis. Quels espaces la lumière du Soleil ne traverse-t-elle pas sans cesser d'être brulante? assemblée dans un foyer elle ne brûle qu'à la distance de 4. pieds, preuve que les parties d'une telle lumière sont plus grossières, & plus sujettes à s'embarasser dans des passages étroits.

Quand donc deux choses nous paroissent semblables considérées en gros, il ne s'ensuit pas qu'elles soyent semblables dans tout leur détail. Mais pour connoitre jusques où va cette ressemblance, & passer de la connoissance de l'une à la connoissance de l'autre, on commence par celle dont l'examen est plus facile & on l'étudie à fond; ensuite l'on cherche dans celle qui est moins connuë, & qui pourtant ressemble, au moins en partie, à la première; on y cherche l'un après l'autre, les attributs de celle qu'on a déjà connue. En gros, je

je



je sai que le Feu de nos Maisons ressemble à celui du Soleil, j'examine donc celui qui est le plus à ma portée, & après l'avoir connu je trouve bien dans le Soleil un mouvement très rapide, un mouvement pêle-mêle, des tournoiemens & des bouillonnemens qui s'élancent du Centre à la Circonférence, mais je n'y découvre pas Alimens, Cendres, Nitre & Souffre &c.

Lors qu'on veut nous engager à tomber d'accord d'une Conséquence sur un sujet qui nous est moins connu, on nous en fait tirer une toute semblable d'un Principe qui nous est familier. Nous nous rendons par là plus aisée la manière de raisonner dans laquelle on nous veut faire entrer, & nous nous familiarisons avec elle. Cette méthode est sur tout d'usage lors que la Conclusion à laquelle on se propose de nous amener, doit nous faire de la peine, nous combattre, nous condamner, s'oposer à quelques uns de nos préjugés, ou à quelque une de nos inclinations: car si l'on débutoit par là, nous conteste-
rions,

rions , nous prendrions des détours & nous ferions des efforts pour éluder le raisonnement le plus juste. On choisit donc un sujet , qui nous laisse libre toute nôtre Raison ; sur ce sujet on nous forme à raisonner , & on demande que nous nous soutenions dans la manière de raisonner , de la justesse de laquelle nous sommes tombés d'accord , & que nous y persévérions sans la retracter dans le cas qu'on avoit en vuë. C'est par cette route que Nathan fit sentir à David sa faute. Pour amener un homme à reconnoître ses défauts & à les condamner , il faut les lui peindre dans un autre Objet sous des couleurs , c'est-à-dire , sous des noms , qui les déguisent. Si la peinture est vive , il décidera contre soi-même avant que de s'être aperçu qu'elle lui convient , & qu'il en est l'Original.

La plus ancienne Logique se bor-
noit à sçavoir manier des Compa-
raisons. On voit , par l'Exemple
de *Jothan* , dans le Livre des Juges ,
que cette manière de raisonner n'é-
toit pas alors inconnue. *Menenius*
Agrippa

Agrippa arrêta une violente *Sédition* par une Image sous laquelle il la représentoit. *Socrate* la met en œuvre plus souvent encore que l'*Ironie*. Quelle idée, dit-il, (L. IX. de la R.) auriez vous d'un *Avare*, qui aimeroit mieux conserver un argent amassé par ses rapines, que de racheter des mains des *Barbares* un fils unique; & les hommes abandonnent sans scrupule & sans honte les plus grands intérêts de leur ame pour courir après les faux biens, que leur Esprit trompé par les passions, leur fait aimer. Sous la figure d'un homme ils renferment des animaux ferores, & tout ce qu'ils dérobent aux autres ne sert qu'à nourrir le Singe, le Serpent, les Monstres intérieurs, sans que ce qui reste en lui digne du nom d'homme en profite.

Sur des Sujets semblables, il faut raisonner de la même manière, ou être en contradiction avec soi-même; C'est ce qui arrive aux hommes qui décident des choses par passion, car le plus souvent les passions se contredisent. Tel louera *Ammien Marcellin*, *Historien Payen*, d'avoir parlé des *Chrêtiens* comme il a fait,
qui

qui regardera comme une prévarication la sincérité d'un Historien Chrétien qui raporte les fautes de son Parti, & qui ne passe point sous silence ce qui lui paroît digne d'éloges dans le parti contraire au sien.

Quand on fait des comparaisons dans cette seconde vuë dont nous parlons maintenant, on choisit pour sujet de la comparaison des idées les plus familières à celui qu'on veut convaincre, afin que son attention étant moins partagée entre la vuë du Principe & celle de la Conséquence, il la tire plus aisément, & en sente mieux la justesse & la nécessité.

Il importe peu que le sujet qu'on suppose pour établir cette comparaison soit réel ou imaginaire. On n'a en vuë que de faire sentir la nécessité d'une conséquence, & d'apprendre à la tirer : Or une supposition, quoique fausse, a ses conséquences tout comme une vraie. Quand je dis d'un homme plein de vie, que s'il étoit mort, il ne parleroit pas, la conséquence est aussi
peu

peu contestable, que si je disois d'un homme mort, il ne vit plus, donc il ne parle pas.

St. Paul (Gal. IV. 19) Se compare à une femme qui enfanteroit de nouveau un enfant, qui n'auroit pas été entièrement formé. Quoique sa comparaison soit tirée d'une chose qui n'arriva jamais, elle ne laisse pas d'être juste, & l'application est très-claire. C'est au milieu de plusieurs épreuves qu'il annonça d'abord l'Évangile aux Galates (Chap. 13. 14.) & qu'il les amena à la foi; Ils s'en étoient détournés, & St. Paul se voioit exposé à de nouvelles traverses pour les y ramener. Elles étoient des plus penibles, mais sa tendresse les lui faisoit surmonter; Il ne s'agissoit pas moins que de leur véritable Vie, il s'agissoit de leur tout, & de les garantir d'une Superstition qui leur auroit fait abandonner la réalité pour des Ombres.

Matth. V. 13. *Si le sel perd sa saveur, avec quoi le pourra-on saler? C'est-à-dire si cela arrivoit.*

Luc.

Luc XV. 16. *Il eût bien souhaité de remplir son Ventre des carouges, mais personne ne lui en donnoit; supposés que cela fut arrivé, son regret auroit été proportionné à l'excès de sa misère.*

Il faut bien prendre garde que la seconde Conclusion soit une suite aussi nécessaire de ses Principes que la première l'est des siens, sans quoi l'on a tort de juger de l'une par l'autre. Si je dis par exemple :

„ Que vous importe qu'on vous
 „ fasse passer pour malade ? vous
 „ ne faites qu'en rire, si au fond
 „ vous vous portez bien. Pourquoi
 „ donc vous chagrineriez-vous de ce
 „ que l'on veut faire croire que vous
 „ êtes un ignorant ou un vicieux,
 „ quand vous n'êtes ni l'un ni l'au-
 „ tre ? “ La comparaison n'est pas
 juste, & elle met en parallèle des
 cas fort différens. Car 1. la répu-
 tation d'un homme ne reçoit aucu-
 ne atteinte quand même il est réel-
 lement malade; 2. Quand il se por-
 te bien, il est en état de détrom-
 per les plus prévenus contre sa san-
 té. Il n'en est pas de même du
 savoir & de la probité; On perd
 Tom. III. O quel-

quelquefois des avantages très-réels, parce que l'on est soupçonné de manquer de l'un ou de l'autre. On seroit très-faché de passer pour malade, si ce bruit devoit être suivi de quelque préjudice. A la vérité dans ce cas on pourroit opposer aux mauvaises suites que ce bruit seroit capable de produire, le plaisir réel de jouir d'une santé parfaite. Qu'on oppose de même aux accusations flétrissantes d'ignorance & de vice, le doux sentiment d'aimer la lumière & la vertu. En ce sens la comparaison est juste, mais de la manière dont je l'avois d'abord proposée après quelques Auteurs, elle alloit trop loin.

Quand on veut prouver qu'un certain effet aura lieu, par la comparaison qu'on en fait avec un autre, afin que cette comparaison prouve, il faut que la cause qui produit l'un, agisse de la même manière que celle qui produit l'autre; sans cela une comparaison ne sauroit avoir la force de preuve. Des effets peuvent avoir quelques faces semblables sans que leurs causes se ressemblent, ni par conséquent que

Pon puisse concoure de la cause de l'un à celle de l'autre.

Un leger sujet peut nous conduire à la connoissance d'un très intéressant. La cause de la montée des liqueurs dans les tuyaux Capillaires, pourra servir à expliquer la circulation du sang & des esprits, dans les plus petits tuyaux de la machine des animaux.

Les Vitesses de l'eau qui sort par des ouvertures percées, dans les fonds des réservoirs, d'inégale hauteur, sont entr'elles comme les racines quarrées de ces hauteurs. Les Vitesses des Corps qui tombent par leur pesanteur, sont aussi comme les racines quarrées des hauteurs, dont ils sont descendus.

On avoit découvert la cause de cette dernière propriété, avant que d'avoir cherché celle de l'autre; cette conformité de proportions, dans les effets, fit d'abord penser qu'ils avoient la même cause, & empêcha pendant quelque tems d'apercevoir la véritable cause du premier, quoi que plus simple que celle du second.

Les proportions de vitesses sont immédiatement fondées sur cette Loy générale. *Les effets sont proportionnels à leur cause.* Les forces mouvantes sont le produit des colonnes d'eau par leur pression. Les effets de ces forces sont les produits des quantités d'eau, que leur pression fait sortir, multipliées par leurs vitesses. Les deux racines d'un tel produit sont égales, puis qu'il sort plus d'eau à proportion qu'elle sort plus vite. Le produit est donc un quarré, dont les hauteurs des colonnes, mesures de leurs forces & de leur pression, seront comme les quarrés des vitesses qu'elles produisent, ou des quantités qu'elles font sortir. Cet exemple fait voir, qu'il faut, autant que l'on peut, recourir aux causes immédiates, au lieu de les chercher par le circuit des comparaisons. Quand on veut pousser une découverte, il en faut connoître la véritable cause, autrement la fausse revient à enfanter des erreurs.

Pour rendre raison de la réflexion & de la refraction de la Lumière, on a regardé les rayons incidens,

cidens, réfléchis, rompus, comme aiant entr'eux un certain point commun, semblable au centre de pesanteur de deux Corps, dont les poids se balancent, & on a raisonné sur ce principe. Mais pour s'assurer que ce raisonnement est bon, il faut que la même raison, qui donne droit de supposer ce point commun à deux poids, donne aussi le droit d'en supposer un commun à deux rayons, & d'en tirer les mêmes conséquences; jusqu'à ce qu'on ait fait voir cela bien clairement, ce tour peut être regardé comme ingénieux, mais qui ne prouve pas.

Puisque la Nature nourrit les Animaux, par le moien d'un suc qui circule, elle pourroit bien en user de même à l'égard des Plantes.

L'Analogie est séduisante. On en allègua d'abord diverses preuves. Cependant on se défia du penchant qu'on avoit à s'y rendre, & l'Académie ne prononça pas d'abord.

Une partie de la Sagesse consiste à ne point juger; on se presse communément à établir des principes; l'Esprit court au Système;

O 3 mais

mais on n'en doit pas croire entièrement cette ardeur.

Quoique l'Analogie ne suffise pas pour convaincre, elle ne laisse pas d'être d'un grand usage, elle engage à chercher, elle fait penser à des essais.

L'Acide du Tartre est Analogue à celui du vin, cela a fait penser que les Terres que le vinaigre dissoudra en rendront le Tartre soluble. Cela s'est vérifié sur la Chaux, la Craye de Champagne, en un mot sur tout ce qu'on avoit éprouvé.
(1732.)

Mais moienant qu'on observe ce que je viens de recommander, une comparaison est juste, & c'est en vain que, pour en éluder la force on se jette à travers champs sur les différences, qu'on rencontre entre les deux choses que l'on compare. A la vérité c'est la un précepte des Rhéteurs; mais en cela, comme presque par tout, ils ont plus envie d'apprendre à parler aisément, à parler beaucoup, & à embarrasser, que d'apprendre à penser juste. Pourvu qu'une seconde Conclusion naisse de son Principe de la même manière,

re,

re, & en vertu des mêmes Causes que la première nait du sien, la Comparaison est juste, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre les choses qu'on compare.

Comme les choses corporelles, nous sont plus familières que les spirituelles, elles fournissent aussi la matière la plus ordinaire des comparaisons. Cependant comme il est nécessaire, afin qu'une comparaison fasse son effet, que l'on passe aisément & naturellement d'un de ses termes à l'autre, il semble que la Nature & les propriétés du Corps, ne sont guères propres à faire connoître la nature & les propriétés de l'Ame. Plus les premières de ces idées disparoissent, plus on apperçoit les autres avec netteté; rappeler les images du Corps, c'est troubler les Notions de l'Esprit; il faut imposer silence à l'imagination, il faut la laisser en repos pour faire usage de l'Entendement pur. Aussi ai-je souvent remarqué qu'un Illustre Auteur, dont l'Esprit est d'ailleurs très-net, fait de la peine à ceux qui le lisent, lors que pour éclaircir la nature & les propriétés



de l'Ame, il emprunte des images du Corps. Ses Paralleles, quoi que bien poussez, & ses comparaisons, quoi que très-ingénieuses, jettent dans l'embaras même, qu'il travaille à dissiper, & j'en connois plusieurs qui ne pouvant se tirer de ces premiers endroits d'un Ouvrage très-excellent, se sont rebuttez d'en continuer la lecture, & ont crû qu'elle étoit trop difficile pour eux.

Voici une Comparaison que je n'hésite point à donner, pour modèle des instructions.

„ S'il eut plut a celui, à qui
 „ les prodiges ne coutent rien, que
 „ l'on trouvat, soit sur la surface
 „ de la Terre, soit dans la Terre,
 „ des millions de petites boules creu-
 „ ses de cristal, dans la cavité des-
 „ qu'elles on découvrit avec d'ex-
 „ cellens microscopes, de petits
 „ corps qui se mouvroient continuel-
 „ lement autour d'un centre lumi-
 „ neux, des espèces d'atomes dont
 „ les mouvemens imitassent ceux des
 „ Planètes, ces petits globules pa-
 „ roitroient d'abord d'admirables ma-
 „ chines. Mais ce que ces petites
 „ Sphères offriroient de plus frap-
 „ pant

„ pant ce seroit les mouvemens pé-
 „ riodiques de six à sept globules
 „ autour d'un centre. Or combien
 „ de mouvemens plus admirables &
 „ plus variés ne découvrons-nous
 „ pas dans le Corps des plus pe-
 „ tits insectes, combien de millions
 „ de globules y passent & repassent,
 „ par des chemins, dont les con-
 „ tours sont tout autrement tor-
 „ tueux, que ceux des routes que
 „ suivent les Corps celestes? Com-
 „ bien de mouvemens, outre ceux
 „ de la circulation, pour lui faire
 „ prendre des matières étrangères,
 „ pour se les unir & augmenter
 „ son extension en tout sens &c.
 „ Pref. sur le II. Vol. de l'Hist. des
 „ Insectes. “

Comme l'on emploie les compa-
 raisons à dessein d'éclaircir, il ne
 suffit pas pour produire cet effet,
 qu'elles soient justes à quelque égard,
 & que les choses qu'on compare
 puissent s'approcher, par quelques
 côtez qui se ressemblent, il faut de
 plus que ces côtez-là se présentent
 presque seuls. S'il y en a d'autres
 qui s'offrent aussi naturellement &
 qui donnent des idées fausses, la

comparaison est vicieuse & contraire au but auquel on la destine ; & en général , puis qu'une comparaison doit répandre quelque lumière dans l'esprit , celles qui éclairent le plus sont les plus estimables. On a raison de se plaindre d'une comparaison qui ne nous fait presque rien saisir , & qui ne nous offre qu'une vaine ombre. Telle est peut-être celle-ci , *De même qu'on aime à voir le bord de l'eau en se promenant sur la Terre , on aime que les Vers tiennent de la Prose sans être prosaïques.* Là où il faut un commentaire , la comparaison perd sa grâce.

Toute comparaison nous présente une chose sous l'image d'une autre. Voilà pourquoi lors qu'on en rassemble un trop grand nombre , on accable au lieu de soulager , on fait perdre de vûe le sujet principal & l'on fait disparaître ce qu'on se propose d'éclaircir. Senecque est admirable dans ses comparaisons , mais quelquefois il en entasse un si grand nombre , qu'au lieu d'instruire son Lecteur & de le convaincre , il l'amuse & il le détourne.

Dans

Dans le *Phédon* les amis de Socrate avoient dit, *n'en est-il point de l'ame par raport au Corps, comme du Corps en comparaison des habits ? à force d'en user il s'use enfin lui même.* „ Sur quoi Socrate remarque que les démonstrations accompagnées d'images & d'exemples, sont plu-tôt des couleurs que des vérités, c'est pourquoi elles plaisent tant au peuple; mais pour moi je suis persuadé que tous ces discours, qui ne font leurs démonstrations que par des images, sont des discours pleins de Vanité, & que si on y prend bien garde, ils égarent & trompent en Géométrie, & en quelque science que ce soit.

Souvent donc une comparaison doit son effet à son peu de justesse même, elle nous présente une chose pour une autre, & par là nous distrait du sujet sur lequel on cherche à nous imposer. *Un homme qui vient de faire bonne chère, sort de table sans regret. Il s'y étoit rendu avec plaisir, il se retire satisfait & prend congé de bonne grace. C'est ainsi qu'il faudroit quitter la vie après*

*Cur non
t'plenus
vile,
conviva
recedis ?*

en avoir joui. Mais il y a une infinie différence entre un plaisir que l'on interrompt simplement, & que l'on est en pouvoir de rappeler quand on voudra, & une nuit qui ne sera plus suivie d'aucun jour. La Mort n'est pas une simple interruption de la Vie, elle l'éteint sans retour. Un homme auroit-il mauvaise grace de répandre des larmes en prenant congé de ses amis, quand il fait qu'il ne les reverra plus, & qu'il va se transporter dans un autre continent? Mais les Philosophes, & les Stoïciens en particulier qui ne vouloient ceder en force à personne à quelque égard que ce fut, s'étourdissent sur le chapitre de la Mort, & pour paroître plus fermes, ils ne se contentoient pas d'en fonder le mépris sur l'esperance de l'immortalité, ils vouloient paroître la mépriser en elle même.

Il y a des comparaisons qui passent pour ingénieuses, & qui plaisent par le tour, la vivacité, la délicatesse des expressions &c. Mais l'on peut dire qu'il en est de ces comparaisons comme de ces portraits en miniature, qui ne laissent pas de

PART. I. SECT. II. CHAP. III. 325
de plaire par l'éclat des couleurs &
par la finesse de la peinture, quoi
qu'ils ne ressemblent que peu aux
Originaux. Une comparaison pèche
contre sa destination, & par consé-
quent elle a un défaut capital, lors
qu'elle fait perdre de vûe son ob-
jet, & tout l'Esprit qui y règne
n'est pas à sa place. Si cette fau-
te est pardonnable, ce ne peut être
que dans les occasions où il est permis
de faire éclipser quelque défaut de
l'Objet sur lequel un discours roule.

Les comparaisons servent à mettre
l'Esprit de ceux à qui on les adresse
dans le point de vûe où il convient
de les placer pour leur faire regarder
les choses sous les faces sous les-
quelles on veut qu'ils les voient.
Cicéron pour rendre méprisable l'af-
fectation des Stoïciens à deguiser,
sous des expressions pompeuses, ce
que d'autres Philosophes avoient dé-
jà dit avant eux, sur l'excellence
de la vertu, se sert de cette com-
paraison, *comme les Larrons changent
les marques de ce qu'ils volent,
de même les Stoïciens, pour s'appro-
prier les idées des autres Philosophes,
& s'en faire croire les auteurs, en
ont*

ont changé les termes, comme des caractères qui les auroient découverts.

Une Règle des plus utiles sur la *Relation* qui fait le sujet de ce Chapitre, c'est que sur des cas semblables il faut raisonner de la même manière. On prononce sa condamnation, dès qu'on se contredit soi-même. Cela arrive ordinairement à ceux qui décident par passion & par fantaisie.

Quand on veut éluder la force d'une Comparaison, on tâche de donner le change à son Auditeur, par une longue énumération des différences qui se trouvent entre les deux choses que l'on compare, & sur lesquelles on prétend qu'il faut prononcer de même; ce sont des faux fuisans & la Comparaison reste juste & concluante, pourvû que les deux faces, sous lesquelles on envisage les deux sujets, sur lesquels elle roule, soient effectivement semblables, & que l'une serve à éclaircir l'autre, & à faire connoître le jugement qu'on en doit porter.

VI.



Il y a des comparaisons dont tout l'usage se réduit à embelir le discours, & qu'on ne met en œuvre que dans cette vûe. On peut même dire en général des comparaisons ce que Cicéron a dit des *Metaphores*; c'est la nécessité qui a d'abord obligé de s'en servir. Mais comme un *Ornement* cesse de mériter ce nom, dès qu'il est superflu & qu'il ne se trouve pas placé à propos, on ne doit pas se servir de cet ornement en tous lieux, & sur toute sorte de sujets; & il y a des comparaisons qui ne laisseroient pas d'avoir un mauvais effet, malgré toute l'éloquence avec laquelle on les exprimeroit. Quand un sujet mérite qu'on s'y arrête, quand l'Orateur a lieu de croire qu'il fera plaisir à son Auditeur d'y insister, & qu'il seroit fâché de le perdre si-tôt de vûe; après le lui avoir fait connoître tel qu'il est, après le lui avoir montré sous sa véritable forme, il n'est pas inutile de le lui présenter encore sous des portraits qui lui ressemblent. On lui procure la satisfaction de s'arrêter autant qu'il le souhaite sur le même Ob-

jet,

jet ; sans avoir l'ennui d'entendre les mêmes mots , ni de s'arrêter sur les mêmes images. Il est agréable de voir les traits , qui relevent la beauté de divers sujets , rassemblés dans celui que l'on trouve particulièrement digne de son attention & qu'on se plait à admirer.

Les Prédicateurs , persuadés qu'un Discours sérieux ne doit pas pour cela manquer d'ornemens & d'amplifications , ne manquent pas d'employer des Comparaisons , & de les mettre même d'autant plus en œuvre , qu'elles sont de tous les ornemens le plus à la portée du commun des hommes , dont ils ne doivent pas négliger l'instruction. Mais je voudrois bien que dans les matières aussi importantes que celle de Religion & de Morale , on se fit un scrupule de n'avancer rien qui ne fût parfaitement solide.

Les Comparaisons , destinées à embellir , doivent être tirées de sujets qui ayent de la dignité , ou à qui l'on en puisse donner , par les faces sous lesquelles on les présente. Il me paroît qu'on s'éloigne extrêmement de cette Maxime , dans les
Dispute

Disputes Académiques, dans lesquelles le Répondant & l'Oposant, n'embellissent que trop souvent leurs complimens, par des allusions tirées des anciens Gladiateurs, dont le métier étoit infame, des plus méprisés & des plus indignes de la nature humaine. Si les Romains avoient été moins barbares dans leurs spectacles, & qu'ils se fussent contentés d'amuser le peuple par des Combats de Dogues & d'autres animaux, on auroit sans doute donné des noms à toutes les attitudes, à toutes les postures, à toutes les grimaces, & à toutes les manières de mordre & de recevoir des morsures de ces bêtes en fureur. Les complimens d'aujourd'hui seroient embellis de ces mots peu communs, & chargés de ces brillantes allusions, pour exprimer les différentes manières, d'oposer & de répondre. Je ne discuterai pas ici, s'il y auroit assés, ou s'il n'y auroit point trop de Vérité, dans ces allusions : je me borne à soutenir qu'elles manqueroient de dignité, de même que la plupart de celles qui ne sont que trop en usage dans ces occasions.



Quatrié-
me usage

VII. On emploie enfin des comparaisons pour émouvoir & pour toucher. C'est un fait vérifié par mille expériences & par un usage assidu, & la raison n'en est pas difficile à comprendre, car déjà les comparaisons assemblent des idées & nous sommes plus vivement frappés de la multitude que du petit nombre. Outre cela on les tire des choses corporelles dont l'idée ébranle l'imagination, agite les esprits, & par là fait naître les Passions. Enfin quand on se propose de toucher on donne aux expressions dont on se sert le tour le plus vif que l'on peut & qui frappe le plus qu'il est possible.

Quand on a le cœur ému & qu'on voudroit faire passer dans l'Esprit des autres les mêmes émotions, on s'excite pour trouver des expressions qui répondent à la vivacité des sentimens dont on est agité. L'Imagination en offre, on se hâte, on s'en saisit sans en examiner la justesse. Il suffit qu'on y trouve de la force.

Quand les Comparaisons ne tendent qu'à ce but, on ne doit pas les



les regarder comme des argumens, ce ne sont même rien moins que des éclairciffemens. On ne demande pas qu'elles ayent de la netteté, il suffit qu'elles ayent de la force & que les mouvemens qu'elles doivent produire soient des mouvemens justes & fondez en raison; moiennant ces deux conditions, les comparaisons sont recevables & l'on auroit tort de les condamner.

C'est ainsi que l'Écriture Sainte attribue à Dieu un Oeil qui voit tout, un Bras qui peut tout, une Colere accablante; elle dit que c'est un feu consumant. Attention, Constance, Respect, Crainte de l'offenser, voilà les effets de ces Images. Elles sont établies pour toucher, & non pour éclairer. Ceux qui savent faire usage de leur Entendement n'en abuseront point, & ne s'égareront pas dans leur explication; & s'il se trouve des hommes incapables de se servir de cette Faculté, en vain tâcheroit-on de les amener à de pures idées, il vaut mieux les toucher par où l'on peut, que de les laisser également dans le Vice & dans l'Ignorance; Si leurs idées sont
con-

confuses, au moins leurs mouvemens seront bons.

Les Comparaisons mises en œuvre pour émouvoir, ont souvent de l'hyperbole, dans le stile sur tout des Orientaux : Elaye XI. 8. *L'Enfant qui tête s'ébatra sur le pertuis de l'aspic : & l'enfant qu'on sevre mettra sa main au trou du basilic.*

C'étoit pour exciter l'attention à ce que diroient les Prophètes que Dieu leur commandoit de faire de certaines choses, qui devoient servir d'emblème à celles qui arrivoient.

Lorsqu'on a quelque doute sur la justesse des sentimens dans lesquels les images font naturellement entrer; pour s'éclaircir & s'affurer, il faut examiner sans préoccupation, & par conséquent il faut dépouiller l'image de sa force éblouissante, considérer le sentiment dont il s'agit en lui-même, & en juger sur les principes incontestables de l'équité & de la parfaite évidence.

J'examinerai donc d'abord si les mouvemens que l'on veut exciter sont raisonnables, & s'il est de mon devoir d'y entrer, & après l'avoir
trouvé

trouvé ainsi , je me livrerai aux Images destinées à les faire naître.

Toutes les fois que l'on est sollicité à faire quelque chose , ou que l'on est instruit sur quelque sujet en termes figurés , pour ne se laisser pas éblouir par ce langage , il faut changer les expressions métaphoriques en simples & en literales , les Idées en deviendront plus simples & plus nettes , & le Jugement que l'on en fera plus aisé & plus sûr.

Quand je dis que les *Mondains* sont des esclaves assujettis à plusieurs Maîtres , cette Comparaison ne perd rien de sa vérité renfermée & exprimée dans le sens le plus littéral , Un homme dont l'esprit ne connoit , & le cœur n'aime que ce qu'on appelle volupté des sens , pompe , rangs , équipages , faste , & les moyens de se procurer la possession de tous ces objets , en rend sa félicité dépendante , & la nécessité , ou il se voit de donner à en acquérir ou à conserver l'un , interrompt pour le moins le sentiment & la jouissance de l'autre.

On



On peut appliquer à toute Prose, éblouissante par ses figures, ce que Socrate remarque sur la Poésie. *Retranchés en les couleurs, devenue misérable prose elle ressemblera à ces visages, que le brillant de la jeunesse faisoit supporter, & quelque fois même rendoit gracieux, mais qui pour n'avoir pas la régularité des traits, fondement solide du beau, font peur quand les Roses & les Lys se fanent.* L. X. de la République.

Un terme métaphorique renferme une comparaison, il exprime plus d'une idée, il pose qu'une chose est semblable à une autre. Mais comme il ne détermine pas à quel point il faut porter cette ressemblance, pour s'en instruire, il est nécessaire de connoître nettement la chose dont il s'agit, aussi bien que l'image sous laquelle on la présente; & pour se former d'exactes idées sur le sens dans lequel un Auteur emploie ces termes, il est nécessaire encore de le consulter dans les endroits où il s'est exprimé plus simplement & plus déterminément.

Il y a des gens qui, pour bannir l'éloquence de la Chaire, raisonnent

font ainsi; *Les Prédicateurs de l'Evangile sont des Pêcheurs & leur Hameçon est non un Rubis, mais un Ver.* Mais comme un Pêcheur emploie ce qu'il juge le plus propre pour arriver à son but, un Prédicateur de même parle élégamment pour mieux instruire, & mieux toucher. Le Ver sert à prendre des Poissons, non parce que c'est un Insecte rampant & méprisable, mais parce que c'est une Viande que le Poisson aime. Il faut de même qu'un Prédicateur s'acommode au goût de ces Auditeurs. Pressez la comparaison, le Pêcheur trompe le Poisson, & sous prétexte de lui présenter de la nourriture, il lui cause la Mort.

Voici encore un de leurs argumens. Le Prédicateur est le Père de son Troupeau, & il ne convient pas à un Père d'étudier les Discours qu'il doit adresser à ses enfans. Mais l'endroit même, par où un Prédicateur a quelques unes des relations d'un Père & les doit soutenir, l'affection & le zèle l'oblige à mettre tout en œuvre pour se faire

faire bien écouter, & par conséquent à ne point négliger l'Eloquence.

Sous le nom d'Eloquence, je n'entens pas les faux brillants, les jeux de mots, les raisons forcées, les mouvemens affectés, traits, figures, sons harmonieux, cadences mesurées, antithèses & exclamations fréquentes. J'entens celle qui s'empare de l'attention par l'évidence des preuves, la solidité & l'utilité des pensées, la clarté, la justesse & la force des expressions, qui convainc l'esprit, qui touche le cœur, qui établit la nécessité des devoirs & en fait sentir la dignité. Les lumières qu'elle fait naître, & les mouvemens qu'elle excite, se font estimer, se font respecter; c'est une conséquence que l'on en souhaite l'affermissement, & la continuation; on la demande à Dieu, & par les secours qu'on en obtient, ce qui n'étoit d'abord que *foi temporaire* devient *foi persévérante & salutaire*. &c.

Qu'on examine les raisons pour lesquelles les enfans doivent obéir à leurs Pères, dans les choses mêmes
les

les plus indifférentes, & l'on verra que ces raisons n'engagent point un Troupeau à la même complaisance pour son Pasteur. L'Education des enfans même, la tranquillité des familles & le repos de la Société exigent cette soumission d'eux pour les volontés d'un Père. Mais la Beauté de la Société Religieuse consiste, en ce que la Volonté de Dieu en soit la seule Règle; qu'on examine tout pour ne retenir que ce qui est bon, & qu'on ne s'aveugle jamais au point de s'imaginer, qu'on obéit aux commandemens de Dieu, quand on ne fait qu'obéir à ceux des hommes; A mesure que les fantaisies d'un Supérieur Ecclésiastique prennent sur ceux qui vivent dans sa dépendance, les droits & l'autorité de la Raison, la superstition s'établit sur les ruines de la véritable Pieté, & les Préjugés se confondent avec la Religion.

Rien n'est plus fréquent que d'omettre les rapports de ressemblance, & cette faute peut s'étendre fort loin. La Religion de Mahomet a fait de rapides progrès; il n'avoit garde de s'en dire l'auteur, &



aujourd'hui on compte ses disciples par millions. Le Roi NUMA faisoit croire aux Romains que le culte qu'il leur prescrivoit, étoit le fruit de ses conférences avec une Déesse. On a mis dans tout son jour la disparité de ces deux cas avec la Religion de Moïse, & celle de Jésus-Christ.

Le plaisir d'imaginer des ressemblances a fait dire, que Socrate avoit eu dessein d'autoriser sa Philosophie, en faisant croire, qu'un Génie Divin, qu'une Intelligence favorable prenoit soin de lui. Mais loin de s'être avisé de cette fiction pour donner du poids à ses préceptes, il a constamment déclaré que dans les choses dont sa Raison pouvoit l'instruire, ce Génie ne l'assistoit point de ses lumières. Son secours se bornoit à le détourner de quelque dessein, qui lui auroit été préjudiciable comme il le reconnoissoit ensuite par l'événement. *Esse divinum quiddam, cui semper ipse, paruerit, nunquam impellenti, scilicet revocanti.* Cic. de Div. L. I. LIV.

Dict. Crit.

Tom. II.

p. 32. art. 22

Sphère,

„ Mr. Bayle compare ceux qui profitent des pensées d'autrui, & s'en

„ s'en font honneur à eux mêmes ,
 „ aux Lacédémoniens à qui il étoit
 „ permis de voler adroitement , pen-
 „ dant qu'un Auteur qui pille gros-
 „ sièrement un autre , ressemble à
 „ ces Voleurs mal adroits que les
 „ Lacédémoniens punissoient.

„ Qu'un jeune Ministre François ,
 „ dit-il , se serve des prédications
 „ de Mr. Daillé , ou de celle de
 „ quelque autre Ministre de la Na-
 „ tion , cachera-t-il son pillage ?
 „ Ne doit-il pas craindre que les
 „ Etudians ne sachent bien tôt d'où
 „ il a pris ce butin ?

Sa comparaison me paroît trop forte si on la prend au pié de la Lettre , & si on la pousse sérieusement. C'est par une excéssive soif de la gloire , & par le chagrin qu'on ressent de celle des autres , que les Auteurs ont si fort exagéré la faute de ceux qui se parent des ornemens d'autrui , & qui cherchent à se faire une réputation qu'ils n'ont pas méritée. Ils sont certainement très-dignes que le public les méprise ; mais plus ceux à qui on a volé quelque chose , en ce sens là , en avertiront le public plus froidement , plus



ils se feront d'honneur. Certainement ceux qui les pillent sans les citer, ne les aiment pas, mais par là même ils leur rendent un hommage qui n'est plus équivoque.

Le conseil que je viens de donner paroît d'abord enlever tout le fruit des instructions métaphoriques, car si pour en atteindre le vrai sens &, pour ne prendre point le change & ne rien outrer, il faut que la nature de la chose dont il s'agit en règle l'explication, il s'ensuit, dira-t-on, que pour en profiter il est déjà nécessaire de comprendre ce qu'on se propose de faire connoître par leur moyen, & par conséquent elles sont superflues. Je répons 1. que l'on travailleroit en vain à nous instruire sur un sujet qui nous seroit absolument inconnu, on auroit beau le nommer, son nom ne seroit accompagné d'aucune idée. Quand on nous instruit, on nous fait toujours passer d'une connoissance vague à des connoissances plus déterminées, & jamais ce que l'on nous apprend de nouveau, sur un sujet, ne peut être incompatible avec ce que nous y voyons

PART. I. SECT. II. CHAP. III. 341
voyons déjà. 2. Les instructions
métaphoriques servent à étendre &
à fortifier nos connoissances, parce
que, comme nous l'avons déjà dit,
elles nous fournissent une occasion
de passer nous-mêmes à l'examen &
à la découverte d'un nouveau su-
jet, en y cherchant par ordre, &
l'un après l'autre, les attributs de
son semblable qui nous est déjà
connu.

VIII. J'ai dit que la Métaphore ^{Compa-}
est une espèce de Comparaison, ^{raisons de}
car il y en a de plusieurs sortes. ^{plusieurs}
^{espèces.}
La *Parabole* se tire de ce qui s'est
fait ou a pu se faire; Mais l'Image
de l'*Apologue* ou de la *Fable* est vi-
siblement supposée. Dans l'une &
dans l'autre on ne fait pas attention
à tous les traits de l'image; ils ne
sont pas tous significatifs. Quel-
ques-uns servent comme la bordu-
re dans un Portrait, non à la res-
semblance, mais au seul ornement;
il suffit que le gros de l'application
soit juste, il n'en faut presser que
le but. On demande plus d'exac-
titude dans l'*Emblème*. Chaque trait
y doit porter coup; c'est une Ima-
ge qui présente une chose sous plu-
sieurs



siens faces, & chaque partie de cette image doit se rapporter à quelque trait & à quelque circonstance de la chose signifiée. On y joint ordinairement quelque *Allusion*, c'est à-dire, quelques paroles remarquables, prononcées la première fois pour un autre sujet, mais applicables à celui-ci, à cause de quelque ressemblance.

Les Regles de la Morale ont été nécessaires aux hommes de tout tems, mais il s'est écoulé bien des Siècles, avant qu'on soit venu à bout, & avant même qu'on ait pensé à en composer un Systême. Les Loix ont toujours présenté quelque chose de dur au cœur humain, dont elles gênent la liberté, & quelquefois mêmes les Législateurs ont eu plus en vûe leur propre intérêt que le bien des hommes à qui ils imposent des Loix. Elles ont été plus favorablement reçues quand on ne les a proposées que comme des conseils. On en a quelquefois relevé l'éclat par des expressions brillantes, on a crû que les sentences graves contribueroient à en faire sentir

PART. I. SECT. II. CHAP. III. 343
sentir l'importance. On a pensé
aussi que la douceur des Vers les
feroit lire avec plaisir & servi-
roit à les insinuer. Mais de tous
les tours qu'on a mis en œuvre
pour instruire les hommes de leurs
devoirs, & pour les leur faire goût-
ter, je doute qu'il y en ait eu de
plus ingénieux & de plus efficace
que la Fable, aussi est-elle très an-
cienne.

Dans le Ch. IX. des Juges,
Jotham expose visiblement son droit
sous l'enveloppe d'une fable, & par-
le d'une manière à porter les re-
mords, & la terreur dans le cœur
de ceux à qui il s'adresse.

Dans les plus anciens tems de la
République Romaine, Menenius ar-
rêta une sedition par le moyen d'une
fable.

Ce n'est pas seulement dans d'au-
tres hommes, c'est dans une autre
espèce d'Etres que l'on voit, ou l'hor-
reur, ou le ridicule du vice, &
par là on le condamne d'autant plus
volontiers qu'on s'aperçoit moins
qu'on se condamne soi-même. Les
images que la Fable présente sont

P 4 outre



outre cela très-justes ; La lumière de la Raison & les Loix de la Morale ne diffèrent que de nom, & dès que l'homme s'écarte de son devoir il deshonne sa Nature pour agir à la façon des Bêtes, qui n'ont d'autre principe de leurs mouvemens que les impressions des Sens & des Passions. Quand le cœur de l'homme n'est pas prévenu de quelque intérêt qui l'aveugle, il sent ce qui est bon, & il démêle par instinct ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas ; la Fable met en œuvre cet instinct & place l'homme dans le point de vûe où il doit être pour apercevoir le Vice dans sa laideur.

L'*Enigme* est une suite de comparaisons, qui désignent le détail d'une chose, par des noms tirés d'un grand nombre de sujets tous différens entr'eux, mais qui ressemblent à celui de l'Enigme, chacun à sa manière & par des rapports particuliers ; Quelquefois pour la rendre plus difficile à deviner, on l'embarasse en mêlant du stile simple au figuré.

Un tems a été que les Rois d'Orient



rient se faisoient un honneur de composer & de résoudre des Enigmes. Le goût d'un Prince, illustre d'ailleurs ou par son Esprit ou par sa puissance, a pû suffire pour en établir l'usage. Il se peut aussi que le stile, dans lequel les Sages des premiers tems renfermoient leurs instructions, y ait contribué; Ils ne les écrivoient qu'obscurément, peut-être afin qu'on eut toujours besoin de leur secours, ou de celui de leurs disciples, pour les entendre, peut-être aussi à dessein d'en rendre la connoissance d'autant plus estimable qu'elle seroit moins commune, & peut-être enfin ne s'énonçoient-ils obscurément, sur ce qu'ils entendoient très-bien, qu'en vûe de cacher leur ignorance sur les matières qui ne leur étoient pas assez connûes, & sur lesquelles, par cette raison, il n'étoit pas dans leur pouvoir de s'exprimer plus clairement.

Parmi quelques Sectes de l'ancienne Philosophie, on n'enseignoit jamais par écrit tout le Systeme, on en reservoit une partie, pour l'en-



346 LA LOGIQUE TRAITÉ
seigner de vive voix par tradition.

Il est sur que le terme hébreu de Similitude signifie en général, expression exquise Ps. LXXVIII.
2. *J'ouvrirai ma bouche en SIMILITUDE, je raconterai les choses remarquables qui se sont passées autrefois.* Dès là il fait un Narré historique.

Ajoutons à cela que comme la Nature est une Enigme, que les causes de ce qui frappent nos Sens sont très-cachées & très-difficiles à découvrir, & que l'on ne peut se flatter d'avoir deviné la véritable cause d'un Phénomène, que quand elle s'applique avec une égale facilité à toutes ses parties, & à toutes ses circonstances; les Enigmes de parole fournissent à l'esprit un exercice, dans lequel il apprend à développer les Enigmes des choses mêmes.

Il y a des modes pour tout, & les Enigmes ont eu la leur sur la fin du Siècle passé, Peut-être n'est-ce pas là un de ses plus beaux endroits. Il me semble au moins que, si j'avois eu la foiblesse de donner dans cette mode & de me
lais-

laisser entrainer au torrent, je serois tout honteux aujourd'hui de lire mon nom dans une longue liste de gens oisifs, & de voir qu'un tems a été, où je me faisois une gloire d'annoncer à toute la France & presque à toute l'Europe, que moi, habitant d'une telle Ville, avois eu assez d'esprit pour deviner que, sous un certain verbiage & un certain peloton de mots, on avoit eu en vûe d'exprimer une Flûte, une Flèche, un Eventail.

Des Esprits d'un ordre fort supérieur s'exercent aujourd'hui & se harcèlent par des Enigmes d'un autre genre; Ce sont des Problèmes dont la solution demande une grande sagacité & suppose encore qu'on s'est rendu très-familier l'usage du Calcul & les Théorèmes de la Géométrie. Ces Enigmes savantes ont ceci de commun avec celles dont nous venons de parler, qu'il est plus aisé de les inventer que de les résoudre. Souvent, en cherchant une vérité, il s'en présente une autre qu'on ne cherchoit pas: On trouve tout d'un coup & par ha-



zard ce qu'on n'auroit trouvé qu'après bien des tentatives, si on se 'étoit proposé : En chemin faisant on se rencontre dans de certains points de vûe, d'où l'on découvre sans peine ce que d'autres auront beaucoup de peine à remarquer, par la difficulté de se placer dans ce même point de vûe, qu'on n'atrape qu'après divers éffais, ou par un heureux hazard. En cherchant soi-même, on a soin de se rendre le chemin aisé, & de s'éclairer à chaque pas que l'on fait ; mais quand on donne aux autres à chercher, loin de leur ouvrir le chemin on le bouche souvent & on l'obscurcit tant qu'on peut. On rassemble soi-même diverses parties l'une après l'autre, mais on les présente aux autres sous une seule idée, ou sous une seule expression qui les enveloppe, & alors l'*Analyse* est d'une toute autre difficulté que la *Composition*.

On a encore tant de choses à aprendre que, dans la République des Lettres, au lieu de s'empêcher mutuellement & de se retarder les uns les autres on devrait tout s'unir

nir de bonne foi, & se prêter tous les secours possibles, pour faire plus de progrès, & pour les faire en moins de tems. Si l'on a fait quelque découverte dont on ne prévoit point l'usage, on peut ou ne s'en entretenir qu'avec ses amis, ou ne la publier que comme une simple curiosité, & même pour ce qui est des choses dont on n'entrevoit pas seulement l'utilité, il me semble que l'on se feroit plus d'honneur de les publier comme des bagatelles qui se font présentées, presque d'elles-mêmes, & qu'on a trouvé sous ses pas, que comme des Théories très sublimes auxquelles on a été obligé de donner beaucoup de tems. Mais pour ce qui est d'usage & qui mérite d'être reçu, on ne sauroit le communiquer trop-tôt, ni trop clairement, au reste des hommes, c'est un présent qu'on leur doit parce qu'on est homme.

„ Mais on voudroit, dit-on,
 „ ménager aux Savans, d'un ordre
 „ distingué, la satisfaction de résoudre eux-mêmes un Problème, satisfaction beaucoup plus grande,
 „ sans

„ sans contredit , que celle de le
„ lire tout résolu. “ C'est de quoi
il peut-être permis de douter ; N'a-
t-on point en vûe , au contraire ,
de leur vendre cher la lumière dont
on leur fait part , & de leur faire
sentir les efforts qu'il a falu pour y
parvenir ? Seroit-on mortifié si ,
au lieu de procurer aux Savans le
plaisir de résoudre eux-mêmes un
Problème ; & de se convaincre par
là qu'ils n'ont pas moins d'habileté
que celui qui l'a proposé , on les
engageoit à se fatiguer inutilement ,
& à faire un aveu de l'infériorité
de leur esprit , après un grand nom-
bre d'essais inutiles. Après tout ,
celui qui veut se donner le plaisir
de faire usage de ses forces , le
peut toujours quand il lui plait ;
Après avoir lû le titre d'un Pro-
blème il n'a qu'à en chercher lui-
même la solution au lieu de la li-
re ; & comme tous les esprits ne sont
pas de la même force , les uns le
résoudront tout entier sans aucun
secours , & quelques lignes de lec-
ture en faciliteront la solution à d'au-
tres.

Par



Par le chagrin avec lequel Mr. *Viviani* parle de ses problèmes, ainsi proposés aux géomètres, il est aisé de conjecturer que ceux-ci l'avoient détourné de quelque occupation plus importante, il nomme plusieurs Mathématiciens illustres, qui ont marqué beaucoup de dégoût pour ces Enigmes. *Galilée* même lui avoit conseillé de ne se livrer jamais à ces sortes de suplice. Il est vrai que sans se servir de la raison de Mr. *Hulde*, que la Géométrie, fille ou mère de la vérité, étoit libre & non esclave, on peut dire avec moins d'esprit, & peut-être avec plus de solidité, que ceux qui proposent ces Questions, ont du moins l'avantage d'avoir tourné toutes leurs pensées de ce côté là, le bonheur d'en avoir trouvé le dénouement par hasard.

Mais après les trois problèmes de Mr. *de Comières*, Mr. *Viviani* en résout encore un, qui venoient d'être proposé par un inconnu; mais il ne le résout que pour combler la mesure, & pour être en état de déclarer plus noblement, qu'il renonce pour jamais à ce métier là.

Mais



Mais après avoir renoncé à se laisser tourmenter par les autres, n'y avoit-il point d'injustice à les tourmenter lui-même; car il en propose. On pourroit vraisemblablement croire que ce fût pour montrer qu'il en étoit capable.

J'ai connu un frère & une sœur qui s'aimoient sincèrement, & qui s'étant aperçus que le Jeu des Echecs faisoit naître chez eux des Secrets mécontentemens, se firent confidence de ce désagréable effet, & renoncèrent pour jamais à ce Jeu, ils le prirent en haine.

Quand l'intelligence d'une suite de métaphores, est dégagée d'obscurité & ne répand aucun voile sur le Sujet que l'on écrit, cette suite porte le nom d'Alégorie, & si l'Alégorie est chargée des métaphores tirées de trop loin, ou simplement d'un trop grand nombre, sur tout lors qu'elles ne s'accordent pas entr'elles, l'allégorie dégenère alors en Enigme.

Dans l'usage sacré, ce mot désigne l'expression d'une chose spirituelle sous l'enveloppe d'une corporelle.

On a reproché à Cicéron d'avoir violé

violé sa règle & d'avoir employé, tout d'une suite, des métaphores qui ne s'accordoient pas. Il se félicite de ce que la Ville de Rome vient de vomir Catilina & il ajoute que ce monstre en sort à regret, & fait connoître par ses regards, & par ses mouvemens, la fureur avec laquelle il voudroit l'engloutir & le dévorer. On ne scauroit renfermer dans ses flancs & beaucoup moins faire sortir de sa bouche un monstre dont on peut être soi même englouti.

Le *Type* est la représentation d'un événement à venir, comme le *Monument* est la représentation & le *Mémorial* d'un événement passé. Et les termes qui expriment ces images conviennent quelquefois également à l'image & au sujet qu'elle représente. Quelquefois ils ne sont vrais que du *Corps* de l'image, & d'autre fois enfin ils ne s'appliquent qu'à la chose signifiée. *Qu'il a bon air! Qu'il est fait d'une habile main! Que c'est un admirable homme!* On dit tout cela d'un portrait.

L'usage des Allégories est très ancien, les hommes admirent ce qui est

est



est obscur ; ce qu'ils comprennent aisément leur paroît petit , & ils trouvent au contraire de la grandeur dans ce qui leur fait de la peine : Ceux qui ont fait profession d'enseigner les Sciences ont trouvé à propos de s'accommoder à ce penchant ; ils y trouvoient leur compte , comme nous l'avons déjà dit , on ne pouvoit se passer de leur secours , & leurs compositions n'en étoient pas moins estimées , parce que les éclaircissimens de vive voix leur étoient nécessaires. On donna dans les Enigmes & dans les Hiéroglyphes ; sous l'enveloppe d'une chose on en disoit une autre. Les Philosophes Payens profitèrent de cet usage pour sauver les absurdités de leur Religion ; les contes qu'on faisoit de Jupiter , de Junon , de Mars , de Venus &c. renfermoient , selon eux , des Vérités physiques , ou des Vérités Morales. Il seroit à souhaiter que les anciens pères de l'Eglise eussent été plus éloigné de ce mauvais goût , & n'eussent pas laissé à leurs successeurs des exemples , d'autant plus dangereux qu'ils sont plus autorisés.

Il est triste que dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre, & dans lequel les Théologiens ont plus d'intérêt que jamais à n'exposer pas la Religion aux railleries des libertins, dont le nombre ne fut jamais si grand, & qui ne disputèrent jamais avec tant de hardiesse & de subtilité, on donne carrière à son imagination, pour faire dire à l'Ecriture tout ce qu'on veut, souvent avec aussi peu de fondement que les Enfans font dire au son des cloches tout ce qui leur plait. On ouvre par là une route, dans laquelle il n'y a qu'à entrer pour devenir visionnaire; car s'il est une fois permis de sortir de la route du bon sens, pourquoi ne seroit-on pas en droit de s'en écarter de quatre pas, comme de deux?

Les Prédications sont des preuves qui servent à établir la divinité de ce qu'on propose à croire: Mais des preuves, pour être digne de la Sagesse de ceux qui les allèguent, doivent être convaincantes, & tout passage qui peut recevoir un sens très juste & très-naturel, où il n'y a rien de prophétique, ne peut pas
passer



passer pour une prédiction. D'ailleurs, quel est le but des prophéties ? C'est de nous engager à croire, & à quoi la foi nous doit-elle amener ? C'est à bien vivre & à glorifier Dieu par notre sanctification. Cela posé, est-il raisonnable de chercher un sens prophétique sous l'enveloppe des termes, qui certainement renferment un sens moral ? Si cela étoit, l'écorce présenteroit des instructions plus utiles, que l'intérieur qu'elle renferme, & le sens littéral seroit plus digne de notre attention que le sens spirituel.

L'Exemple renferme aussi une similitude; s'il est bon il faut l'imiter, s'il est mauvais il faut éviter ce qui lui ressemble.

Il ne faut pas confondre les Exemples avec les Preuves: Un exemple éclaircit une proposition, mais il ne l'établit pas. Il l'éclaircit parce qu'il en présente le sens sous des idées plus frappantes, & qui s'emparent plus fortement de l'attention, par là même qu'elles sont plus déterminées. Cette nouvelle lumière plait; on s'en contente & on la regarde comme une preuve, quoi qu'elle

qu'elle n'en soit pas une. Quand après avoir dit, *On arrive au même produit en faisant du multiplié le multipliant, pourvu qu'en même tems on fasse du multipliant le multiplié*, j'éclaircis cette proposition, obscure parce qu'elle est composée de termes vagues & peu familiers, en disant: Lors qu'après avoir multiplié 3. par 2. j'ai le produit 6. Si je multiplie 2. par 3. j'aurai encore 6. & c'est tout un de dire 2. fois 3. ou 3. fois 2. font 6. On comprend le sens de la proposition, on reconnoit qu'elle est très-vraie dans cet exemple, on y en ajoute encore quelques-uns, dans lesquels elle se vérifie de même, & enfin on aime mieux suposer qu'il en sera ainsi de tous les autres, que de se résoudre à pousser ces exemples à l'infini.

Mais afin qu'un Exemple serve à établir la Vérité d'une Proposition Universelle, il faut pouvoir s'assurer que tout ce qu'on pose dans cet exemple, & en vertu de quoi on conclud, se trouvera nécessairement dans tous les autres. C'est ainsi qu'après avoir tiré dans un

Cercle



Cercle une Corde qui passe par le Centre, & une autre qui n'y passe pas, je comprends évidemment qu'il est impossible qu'il y ait jamais aucun Cercle, où je n'en puisse faire autant, au moins par la pensée. Je vois avec la même évidence que, dans chacun de ces Cercles, on pourra toujours tirer depuis le Centre deux Rayons aux extrémités de la Corde qui est différente du Diamètre, d'où il paroît manifestement que tout ce qu'on tirera de ces principes, sera aussi vrai de tous les Cercles, que de celui qu'on a sous les yeux pour soulager son attention & la mieux soutenir.

L'abon- IX. La facilité de trouver des
dances comparaisons est quelquefois une
Compa- marque d'étendue d'esprit. Il faut
raison est encore de la vivacité & de la péné-
souvent la tration pour saisir, dans un sujet,
preuve d'un Es- quelque attribut semblable à ceux
prit su d'un autre qui, à la première vûe,
perficel. en paroît tout différent. Il faut
de plus de la justesse pour tirer de
l'un des lumières qui éclaircissent
l'autre : Mais souvent aussi l'a-
bondance des comparaisons est la
preuve d'un Esprit superficiel. Car
comme

comme la même idée s'applique à des sujets d'autant plus differens qu'elle est plus vague, ceux qui ne regardent les choses qu'en gros, confusément & à la legere, ou qui n'en connoissent que la plus mince surface; ceux dont les idées ne sont ni exactes ni déterminées, n'aperçoivent point les différences, ils ne font frapés que de l'égalité; & ces esprits superficiels s'arrêtent encore d'autant plus sur les comparaisons, & y reviennent plus souvent, qu'elles sont amusantes, & qu'elles plaisent sans fatiguer & sans demander des efforts d'attention.

Il est très dangereux d'aimer trop les comparaisons & de donner plus qu'il ne faut dans les figures, c'est une inclination toute propre à rendre l'esprit faux; Un trop grand empressement à chercher des ressemblances, fait qu'on en suppose là où il n'y en a point, & qu'on croit voir dans les objets tout ce qu'on y imagine. Il n'y a que trop de gens qui ressemblent, quand ils se hazarde de raisonner, à ceux qui croient voir tout ce qui leur plait dans les Nuées ou dans les traits
con-

confusément répandus sur une muraille. L'excès de cette illusion fait les fous ; Celui qui , voyant un trouc d'arbre de près , le prend pour un homme & l'embrasse comme un intime ami , dont il a l'imagination occupée , est visiblement hors de sens ; On s'éloigne donc de la Raison & de la Sagesse , à mesure qu'on donne dans de fausses ressemblances , & cela étant , ne craint-on point de gâter le goût de la jeunesse en leur demandant des compositions dont la plus grande partie roule sur des similitudes , avant qu'ils ayent acquis assez de connoissance & de discernement pour les faire justes ? C'est ainsi qu'on diffère de leur apprendre à bien penser jusqu'à ce qu'on leur ait gâté l'esprit , à force de les accoutumer à parler & à écrire , sans comprendre souvent ce qu'ils disent , ni ce qu'ils mettent par écrit. On croit faire merveille de leur dévoiler les grandes vérités Physiques & Morales renfermées sous l'enveloppe des Métamorphoses & des Fables qu'un Poëte voluptueux n'a écrit que pour donner effort à son imagination. On porte ensuite ce

même

*Argu-
menta à
simili.*

même Esprit dans la Religion ; on débite pour des Mystères vénérables des conjectures sans fondement. On admire ses propres songes & on s'écrie, ô merveilles ! ô profondeurs ! Il y a des gens qui s'étonnent que , parmi ceux qui font profession des Lettres , il s'en trouve de si peu sensés : Ils devroient bien plus s'étonner qu'il leur reste encore du bon sens , après une éducation qui lui est si contraire.

X. Quand la Comparaison roule sur le *Plus* ou le *Moins* , le raisonnement va ou du plus au moins , ou du moins au plus. Il y a des cas où ces raisonnemens sont justes , & il y en a où ils n'ont aucune force. Voici les regles : Je regarde le *Moins* comme une *Partie* , & le *Plus* comme un *Tout*. Si le *Tout* ne suffit pas , la *Partie* sera insuffisante : mais la *Partie* peut n'avoir pas une force qui se trouvera dans le *Tout*. Reciproquement , si la *Partie* suffit , à plus forte raison le *Tout* , quoi que l'on ne puisse pas conclure de la suffisance du *Tout* à celle de la *Partie*. Ainsi en niant , je vais du plus au moins

On con-
clud du
plus au
moins, &
du moins
au plus.



362 LA LOGIQUE
& en *affirmant*, je vais du moins au plus.

Mais ces conclusions n'ont pas lieu dans les effets qui dépendent non de la quantité seule, mais de la *dose*, c'est-à-dire, de la quantité réduite à une certaine proportion. Presque tous les effets, qui arrivent dans la Nature, dépendent d'une certaine proportion entre les causes qui les produisent, & la disposition des sujets qui les reçoivent. Dès que cette proportion change, l'effet cesse ou varie extrêmement; (*) les causes les plus utiles deviennent pernicieuses dès qu'elles sortent d'une certaine médiocrité; l'excès du chaud & de la pluye nuit également aux plantes & à leurs fruits

(*) „ Souvent la quantité doit être „ si précise, que pour peu qu'on y man- „ que, on fait une opération toute dif- „ férente de celle qu'on s'étoit proposé „ de faire. *Mem. de l'Ac. des Sc. Ann.* „ 1699. p. 69. Voyez encore *l'Hist. de* „ 1700. p. 61. “ Il faut que dans l'Ype- „ cacuanha ce ne soit pas la quantité des „ principes actifs, mais une certaine dose, „ qui fasse sa force; car le brun a beau- „ coup moins de parties salines & resi- „ neuses que le gris, & cependant il est „ plus violent dans son action.



fruits : le trop , comme le trop peu de nourriture , ruine la santé ; celui qui mange trop accable ses forces , celui qui ne mange pas assez les laisse épuiser. Un homme sage règle sa conduite sur des proportions fixes , dont il ne s'écarte point : mais cette sagesse est rare , la plupart des hommes vont toujours à quelque extrémité ; il faut trop d'attention pour s'éloigner également de l'une & de l'autre , chacun presque se livre à son humeur , l'humeur outre tout. (†) L'un aime à donner , & s'aplaudissant dans l'idée de généreux , dissipe tout. Un autre est dur ou timide , il aime à garder pour soi , & il ne s'occupe qu'à amasser & à refuser. Les plaisirs auxquels on se livre , dans le commerce du Monde , les passions vio-

Q 2 lentes ,

(†) Dans cette vûe les Anciens disoient , *Ne quid nimis* , Rien de trop : & Salomon , *Temps de rire & temps de pleurer , un temps de se taire & un temps de parler , un temps de chercher & un temps de laisser perdre.* Eccl. Ch. III. Souvent on auroit plû , si on avoit moins cherché à plaire , & un Discours auroit paru plus beau , si on y avoit moins répandu de beauté.



lentes, les agitations continuelles dont on devient le jouët, tirent les hommes de la route du Ciel. Là-dessus, pour se garantir de la séduction des plaisirs & de l'emportement des passions, des gens s'imaginent que leur vie ne sauroit être trop austère, ni trop éloignée du commerce des hommes. D'autres ne trouvant ni nécessaire, ni raisonnable une retraite si outrée, se jettent dans le monde, & y vivent comme si l'on étoit d'autant plus raisonnable que l'on est plus mondain.

La méditation donne à l'esprit de la justesse, des forces, & de l'étendue. Il y a des gens qui ne veulent que méditer, & ne lisent point. Cependant la lecture enrichit la Mémoire, & fournit déjà tout trouvé, ce que l'on n'auroit découvert qu'après bien des soins; elle donne à l'imagination de la variété & de l'étendue, & en présentant divers caractères, elle peut empêcher qu'on ne s'entête entièrement du sien. Il y en a au contraire qui ne méditent point; & ne font que lire; leur esprit devient par là
sans

sans force & sans fécondité, & souvent sans discernement; chacun auroit raison de faire ce qu'il fait s'il ne le faisoit pas uniquement.

XI. Toutes les fois qu'il s'agit de comparer deux choses, dont la comparaison doit rouler sur le Plus & le Moins, il est nécessaire que ces deux choses soient du même genre, de même Espèce, les plus semblables qu'il se pourra, & qu'ain- si elles ne diffèrent qu'en degrés. A moins de cela, l'on ne trouvera pas aisément une commune mesure qui en détermine le plus & le moins, & l'on se jettera à travers champs dans des discours & des contestations qui n'aboutiront qu'à embrouiller toujours plus la question. Rien n'est plus nécessaire que cette règle, rien n'est plus négligé que son observation. Non seulement, il est ridicule de disputer sur le plus & le moins dans des sujets tout différens: comme, par exemple, si César étoit plus grand Capitaine, que Ciceron grand Orateur (+). Mais

Q 3

(+) Le Pere Vavasseur s'est fort récrié sur une pensée du P. Rapin qui paroïssoit mettre le génie d'un grand Poëte,

au

Précau-
tion né-
cessaire
quand la
compa-
raison
roule sur
le plus &
le moins.

Non de-
si
est
est
est
est
est



dans les sujets semblables, lors qu'ils sont composés [comme en effet ils le sont tous] il est nécessaire de comparer partie après partie, & non pas assemblage avec assemblage. Ainsi je comparerai, quand il s'agira de deux Orateurs, la force de la voix de l'un, avec la force de la voix de l'autre; ensuite je comparerai la pureté de la diction du premier, avec la pureté de la diction du second; & je parcourrai ainsi successivement les différens caractères, qui contribuent à faire estimer un Orateur.

Si les caractères que l'on compare sont diférens, il faut tout au plus

de
au dessus de celui d'un Général d'Armée & d'un Ministre d'Etat. Cette pensée a

Nouv. de été relevée avec une grande vivacité: & la Rep. M. Bernard remarque très judicieusement des Lett. sur cette querelle, qu'il n'y a personne qui Février. ne soit choqué d'abord du Parallèle d'un 1710. p. grand Poëte & d'un grand Général d'Ar- 131. mée, ou d'un grand Ministre d'Etat; par-

ce que le génie des uns & des autres est fondé sur des qualités toutes différentes. Un Héros aura assez d'étendue d'esprit pour former de grands desseins & assez de courage pour les exécuter, sans avoir l'expression assez heureuse & l'imagination assez féconde pour les bien représenter.

demander quel des deux est le mieux soutenu, ou enfin quel des deux produit de plus utiles effets. Les Langues encore peuvent être comparées par rapport à la prononciation, à l'abondance des termes, à la construction, à la Prose, aux Vers, à leurs rapports avec la manière de penser; car les Nations les plus cultivées pensent mieux & parlent mieux.

Lors même que la comparaison roule sur des qualités de même genre, pour peu que l'on soit prévenu, elle ne sera pas juste; parce qu'on ne pense pas à y faire entrer tout ce qui peut la rendre exacte.

Peut-être ne viole-t'on jamais plus grossièrement cette règle, que quand on se compare soi-même avec les autres. On voit dans les autres des avantages qu'on n'a pas, ou qu'on n'a que dans un degré très inférieur, & on trouve aussi dans soi-même, des qualités qui ne brillent pas dans les autres; mais il est très difficile de faire une juste estime & une comparaison exacte des qualités de nature différente; aussi



ne s'en embarasse - t'on pas, & sans balancer, on décide pour ce qu'on trouve chez soi.

Dans la comparaison que l'on fait des différens genres de vie, un grand nombre n'hésitent point à donner la préférence à celui qu'ils ont choisi; Les gens du commun surtout: Mais ils n'ont pourtant jamais fait les parallèles nécessaires pour une sure décision. Le plaisir de croire qu'ils ont heureusement choisi, les détermine à s'en persuader. Cela est heureux: d'un côté cette pensée les éloigne d'une légèreté & d'une inconstance qui leur empêcheroit de réussir, & d'un autre, les engage à se perfectionner dans une profession qu'ils estiment, & dont l'idée leur fait plaisir.

Dans le *Traité des Premières Vérités*, Art: 273. & suiv. on trouve plusieurs exemples de comparaisons mal établies. *Si l'Action est préférable à l'inaction, le repos au mouvement, le liquide plus que le solide.*

A tout cela on ne peut répondre que par rapport à différens usages. *S'il vaut mieux être immortel que mortel. Attachés y la félicité*

ou

où l'infelicité, la réponse sera affirmative ou négative. Il en est ainsi du pouvoir & de *la connoissance*, par raport à leurs contraires : il vaut mieux être ignorant que d'abuser de son sçavoir ; être sans force, que d'abuser de sa puissance. Il en est encore ainsi de la comparaison entre le *meilleur* & le *moins bon*. Il s'agit du bon par raport *aux sens*, ou à la *Raison*, par raport à un *particulier*, ou à *plusieurs*.

Quand on demande, quel amour règne avec plus de force dans un cœur bien disposé, celui de nous mêmes, ou celui de Dieu, on compare divers genres. Nous nous aimons, par sentiment & par nécessité ; mais l'amour de Dieu est un amour de choix & un effet de réflexion : il faut donc demander, quel objet nous paroît plus estimable, & à quel c'est que nous trouvons plus de douceur, à arrêter notre attention, à élever nos pensées, nos louanges nos désirs ? Alors il se trouve que nous nous perdons de vûe, pour livrer toute entière notre admiration à notre Créateur, nos vœux à lui être dévouez par une vive & constante obéissance,

Q 5 &



& nos désirs à connoître sa volonté pour en faire notre unique règle.

Une comparaison ne sauroit rouler sur des objets d'un genre plus différent que quand on compare le Fini avec l'Infini ; c'est en cela que consiste le sophisme suivant. On suppose qu'Achille pût faire cent piés de chemin, pendant qu'une Tortuë en feroit un : cela posé, jamais, dit-on, Achille n'atteindra la Tortuë ; car, pendant un temps Achille fera cent piés, & la Tortuë un. Pendant la centième partie d'un temps Achille fera un pié, & la Tortuë seulement la centième partie d'un pié. Pendant la centième de cette centième Achille fera la centième partie d'un Pié, & la Tortuë une partie cent fois plus petite, c'est-à-dire, la dix-millième. On continue cette progression, & on trouve toujours Achille de quelques mesures en arrière.

Le sophisme de ce raisonnement vient précisément de ce que dans une comparaison qui roule sur le plus & le moins, on compare les deux

deux choses du monde les moins propres à être comparées en ce sens, le Fini avec l'Infini. Une portion d'étendue est finie en un sens, car elle a, à la droite, par exemple, une surface, au delà de laquelle elle ne s'étend plus, & elle en a de même une qui la termine à la gauche : Mais entre ces deux extrémités, il y a une portion qui ne s'étend point au de là, & qui peut elle même être divisées en deux parties égales ; une de celles - là encore en deux autres, & ainsi consécutivement; la division peut se continuer, de petit en petit, sans fin & sans cesse, & à cet égard on reconnoit qu'une portion d'étendue est infinie, c'est à-dire, qu'on ne sauroit lui assigner un dernier terme. Il faut raisonner de la même manière sur le Temps. Une minute commence & finit ; son commencement suit immédiatement & sans interruption, la fin d'une précédente ; & sa fin est de même suivie, immédiatement & sans interruption, du commencement d'une suivante. Cette minute, ainsi

Q 6

placée



placée entre deux termes, se divise en deux tems égaux; l'un de ceux-là en deux autres, & on ne sauroit assigner un dernier terme à cette division; le Temps coule toujours, & entre le commencement & la fin de chaque partie, il y a un milieu.

Une Espace d'étendue fini est parcouru pendant la durée d'un Temps, qui est fini de même; & cette portion d'étendue qui se divise de petit en petit, sans fin & sans cesse, est parcourue pendant la durée d'un Temps, qui ne se divise pas moins, & qui se partage proportionnellement. C'est ainsi qu'on peut comparer sans sophisme le fini avec le fini, & dès là l'infini aussi avec l'infini.

Mais dès qu'il s'agit de comparer un mobile avec un autre dix fois, ou cent fois plus lent, dans son mouvement; dès qu'ils s'agit de décider où c'est que l'un atteindra l'autre; ces questions roulent sur le Fini, l'Infini n'y doit point entrer.

Puisque la Tortue fait un pié
de

de chemin pendant qu'Achille fait cent piés, la Tortuë fera $\frac{100}{99}$ parties d'un pié, pendant qu'Achille fera cent piez & $\frac{100}{99}$ de pied. Car $100.1 :: 100 + \frac{100}{99} = \frac{10000}{99} \cdot \frac{100}{99}$. Voilà donc Achille, qui à la fin d'un certain moment, est arrivé au même terme que la Tortuë, & qui, dès là précisément, commencera à la devancer. Or si Achille fait cent piez dans une minute, il fera cent piez & $\frac{100}{99}$ de piez dans une minute & une nonante-neuvième partie de minute; de sorte qu'au bout de ce tems-là, c'est-à-dire, au bout d'une minute, & de la nonante-neuvième partie d'une minute, les deux mobiles se trouvent sur la même ligne. Ils ne s'y arrêteront point; car la fin d'un tems ne dure pas; Entre le moment où ils y sont parvenus, & celui où ils la quitteront, il n'y aura point d'intervale; mais l'un quittera sa ligne ou sa surface avec cent fois plus de vitesse que l'autre, & au bout d'une minute Achille se trouvera à nonante neuf piéds de la Tortuë.



J'ai lu depuis peu un parallèle de deux sujets, entre lesquels on ne disconvient pas qu'il n'y ait une très grande différence; ce sujet est manié par le *Père Bruno*, avec toute la délicatesse & la justesse possible. Il est aisé de se convaincre, qu'il connoit à fond la matière, qu'il entreprend de traiter, & on ne peut user de plus de ménagement, & de circonspection. Il pense à tout, il prévoit tout, & paroît ne rien craindre, autant, que de décider légèrement. C'est un modèle, duquel mon Lecteur ne me saura pas mauvais gré d'avoir copié quelques lignes.

I. Discours sur la Comédie Grecque.
Pour achever le Parallèle de la Comédie, & de la Tragédie, on pourroit réveiller une question, plus souvent proposée que bien décidée, & aussi intéressante qu'elle est commune; à savoir, lequel de ces deux genres est le plus aisé, ou le plus difficile à remplir dans l'exécution.

J'aurois fait copier cet excellent morceau tout entier, si une si longue citation avoit été moins disproportionnée à l'étendue de mon ouvrage: je me bornerai donc à rapporter
ce

ce qu'a écrit le même Auteur dans
le III. Discours du I. Volume Art.
XXIV.

„ C'est donc par la nature , qui est
„ la même , dans tous les tems , &
„ non par les choses que l'éducation
„ & l'habitude y ajoutent , de Siécle
„ en Siécle , qu'il faut comparer le
„ Théâtre Ancien avec le moderne.
„ Sur ce pied là on les regardera com-
„ me deux genres tout différens , à
„ certains égards ; & par conséquent
„ *peu susceptibles d'une comparaison fort*
„ *exacte* , puisque l'impression résulte
„ d'un certain total , qui comprend
„ *l'imitation*, tant de la nature que des
„ choses qui y sont ajoutées , ou qui
„ en sont retranchées , par la diversité
„ des Siécles. Quiconque aura l'œil
„ assez fin , pour démêler les ressorts
„ de cette impression , trouvera sans
„ doute, que, si notre Théâtre est plus
„ Noble par les mœurs , le Théâtre
„ Grec ne l'est pas moins par la na-
„ ture ; que l'un est plus chargé , l'au-
„ tre plus simple ; l'un moins régu-
„ lier , l'autre plus exact ; le premier
„ plus intéressant, le second plus tou-
„ chant ; celui là plus fougueux , &
„ plus Sublime , celui - ci plus animé
„ &



„ & plus naturel. Le Théâtre Grec
 „ sera regardé comme une Statuë an-
 „ tique , avec ses linges mouillés , peu
 „ ornée à la vérité , mais où tout est
 „ naïf & vrai. Et le François comme
 „ une Statuë moderne, dont les attitu-
 „ des & les draperies ont plus de di-
 „ gnité & de richesses , moins d'agrè-
 „ mens & de vérité. Si nous en croi-
 „ ons Mr. de Saint Evremond , chés
 „ nous ce qui doit être tendre n'est
 „ souvent que doux , ce qui doit for-
 „ mer la pitié , fait à peine naître la
 „ tendresse ; l'Emotion tient lieu du
 „ faiffissement ; l'étonnement de l'hor-
 „ reur. Il manque à nos sentimens
 „ quelque chose d'affés profond ; les
 „ passions à demi touchées , n'excitent
 „ en nos ames que des mouvemens
 „ imparfaits , qui ne fçavent ni les
 „ laisser dans leur affiète , ni les en-
 „ lever hors d'elles mêmes. Cela n'est
 „ pas généralement vrai. Car qui ja-
 „ mais poussa plus loin une passion que
 „ Corneille , sur tout celle des Dialo-
 „ gues particuliers , où il s'agit de
 „ contestation ? l'on pourroit se plain-
 „ dre au contraire que souvent la pas-
 „ sion est outrée. Où ne la porté pas
 „ Cléopatre dans Rodogune ? Nos hé-
 „ roïnes

„voines se lamentent trop , ou s'exhalent
 „souvent en des sentimens trop beaux ,
 „pour une douleur véritable , autre re-
 „proche de Mr. de St. Evremond.
 „Ce trop , ou ce trop peu , sont les
 „apanages du goût , où l'on a mon-
 „té le Théâtre moderne. La Justesse
 „& la Verité , choses si chéries des
 „Anciens , font le partage du leur.
 „Il se passionne; Mais sa passion a son
 „origine , son étendue , ses bornes &
 „ses expressions , comme dans la na-
 „ture. C'est un tableau dont la sim-
 „plicité , la vie , & la ressemblance ,
 „font le principal mérite. Le nôtre
 „est un Tableau plus brillant , & dont
 „les traits sont plus hardis : Si ce der-
 „nier frappe & fait d'avantage , le
 „premier n'a pas moins droit d'atta-
 „cher & de plaire. Ce que l'un perd ,
 „dans l'examen rigoureux de la Rai-
 „son , l'autre le gagne , par ce même
 „examen , & c'est le sort des belles
 „choses. Plus on les voit avec des
 „yeux critiques , plus on les trouve
 „belles. Mais comme il ne s'agit point
 „ici de préférence , ni même de com-
 „paraison rigide , entre deux Théâtres
 „qui ont si peu de rapport , c'est assés
 „d'avoir fait connoître comment , &
 „en

„ en quoi on peut les comparer, pour
 „ juger mieux de l'un, qui est moins
 „ connu, par le contraste de l'autre,
 „ qui l'est plus. C'est tout l'avantage
 „ que j'ai prétendu procurer au Théa-
 „ tre Grec, sans aucun préjudice pour
 „ le François. Ce seroit beaucoup d'a-
 „ voir mis, par ce moyen, les lec-
 „ teurs en goût, & en situation de
 „ juger par eux mêmes du degré
 „ d'estime, qu'on peut accorder aux
 „ inventeurs de la Scène Grecque, sans
 „ interesser, le moins du monde, l'ad-
 „ miration si justement due aux grands
 „ Maîtres de notre Scène “

XII. Quand je dis que la même
 idée, qui nous fait connoître un des
 semblables, nous manifeste aussi
 l'autre, il n'est pas nécessaire de
 supposer que les idées sont des Ta-
 bleaux, afin qu'un seul de ces ta-
 bleaux puisse représenter plusieurs
 Objets semblables; c'est assez que
 la même forme, le même état de
 la pensée puisse s'appliquer indifférem-
 ment, ou à celui-ci, ou à celui-là, de
 plusieurs Objets semblables, & que
 l'Esprit, persévérant dans la même
 manière de penser, puisse successive-
 ment connoître plusieurs attributs,

tous

tous représentez par cette manière constante d'apercevoir.

On comprendra plus distinctement ce que c'est que continuer dans la même manière de penser , si nous expliquons la force de ce terme & la nature de l'*Identité*. C'est une matière qui convient à ce Chapitre. On dit fort souvent des choses *Semblables* , qu'elles sont les *Mêmes* ; & l'*Identité* , est une espèce de rapport qui résulte de la comparaison que l'on fait d'une chose , avec elle-même : on dit qu'elle demeure la même , lors que dans différens temps on la trouve toujours semblable , & que telle qu'on la connoît une première fois , telle on la conçoit une seconde. L'*identité* , dit le P. Buffier , ajoute à l'unité certain rapport de tems & de lieu.

Le peu d'exactitude qui se trouve dans le langage des hommes , jette à tout moment dans l'erreur , quand on en fait la règle de ses idées. Quelquefois on multiplie les choses parce qu'elles ont de différens noms , & d'autrefois on confond des choses fort différentes , parce qu'elles n'en ont qu'un ; c'est

ce



ce qui arrive à l'égard de l'Identité.

Quelquefois *demeurer le même*, signifie perseverer dans son existence, continuer d'être. Dans ce sens, je dis que l'Univers est aujourd'hui le même, qu'il étoit il y a 2000. ans, c'est-à-dire, que celui qui existoit il y a 2000. ans, n'a pas été anéanti, & qu'un autre n'a pas été créé en sa place. Ce qui existoit il y a vingt ans, & que j'appellois *moi*, continuë d'exister aujourd'hui; j'étois un Etre, & j'ai demeuré Etre, je suis encore. *Moi, pensée*, je me sentoie il y a vingt ans par là même que j'étois pensée, & aujourd'hui je me sens encore par la même raison, & je sens que ce sentiment de moi-même continue parmi une très grande diversité d'autres sentimens, qui m'amènent à la connoissance des Objets, qui existent au dehors de moi.

Ces idées sont simples, il n'y faut point faire naître un embarras qui naturellement n'y est point. Ainsi en est-il du Mode. La rondeur d'une boule de cire à laquelle on
n'a

n'a point touché, est restée la même, cette cire ronde est toujours cire ronde. La Substance demeure toujours la même, tandis qu'elle est Substance, c'est-à-dire, tandis qu'elle a son existence à part, tandis que son existence n'est l'existence d'aucune autre chose, ou ce qui revient au même, tandis qu'elle est ce qu'elle est, & non quelque chose de différent de soi-même; & par conséquent la Substance demeure la même pendant qu'elle existe; car elle cesseroit d'exister, dès qu'elle cesseroit d'être Substance. Et un Mode, demeure le même tandis que la Substance existe dans le même état.

Cela nous amène au second sens du mot d'*Identité*: on dit qu'une chose n'est plus la même, parce qu'elle a changé d'état, quoi qu'elle continuë d'être & qu'elle soit toujours Substance; & réciproquement elle est estimée la même, parce qu'elle a conservé ses Modes sans changement. Mais il y a ici du plus & du moins; car une Substance a plusieurs Modes, & comme elle peut changer les uns, & conserver les

les

les autres, on affirme ou l'on nie qu'elle soit encore la même, suivant qu'on la considère par rapport à ceux qu'elle a perdus, ou par rapport à ceux qu'elle a gardez.

Quand on dit qu'un homme n'est plus le même, cela ne signifie pas qu'il n'a plus la même ame. Cette Substance continuë d'être, mais ses manières de penser à divers égards ne ressemblent pas à celles qu'il avoit précédemment.

Si la Liberté est éteinte ou suspenduë, s'il n'a plus de pouvoir sur ses idées & ses volontés, il ne sera pas puni, ni pour les paroles qu'il aura proférées, ni pour les actions qu'il aura faites dans cet état là. Si un homme étoit devenu fou, & que depuis sa folie, on eut découvert quelques crimes dont il se feroit rendu Coupable, avant son état de stupidité, & de démence, parce qu'il feroit hors d'état d'en témoigner sa repentance, & que ce châtiment perdrait sa force d'exemplaire, on ne le puniroit pas. Mais en un sens il est toujours le même pendant que son ame continuë d'exister.

Si un homme, qui jamais ne se
feroit

seroit enivré, avoit bû, sans le sçavoir, de quelque liqueur qui l'eut mis dans l'état d'un homme furieux, il ne seroit pas juste de le punir d'un meurtre, fait dans cet état là. Mais il est de l'intérêt public qu'on fasse craindre aux hommes les effets de l'ivresse, en les rendant responsables des suites d'un état, où ils se sont mis volontairement.

Seneque fait un raisonnement Sophistique, en le composant des différentes significations du terme dont nous venons de lever l'équivoque. Pour consoler un homme de la perte de ses amis, il lui représente qu'on peut en acquérir d'autres. *Mais ils ne seront pas les mêmes ? Ni vous non plus, dit-il, n'êtes pas le même ; Vous changez toujours.* Quand on se plaint que de nouveaux amis ne remplacent pas ceux qu'on a perdus, ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas de la même humeur, du même âge, de la même force, de la même santé, ce sont là les changemens par où nous passons. Mais nous ne devenons pas nous mêmes d'autres Individus,

com-

comme les amis nouveaux sont des Individus différens des anciens.

Quand les changemens qui surviennent à une chose ne sont pas sensibles, comme on ne les remarque pas, on juge qu'elle est restée la même, c'est ce qui arrive lors qu'ils se font peu-à-peu. Ainsi un Bateau rapiécé, d'année en année, passe pour le même qu'on a mis à l'eau cent ans auparavant, & une Rivière est apellée la même, parce que son Lit n'est pas changé, & que l'eau qui succède sans cesse à la place de celle qui s'échape, fait sur les Sens des impressions tout uniformes. Un Sénat est toujours estimé le même, parce que l'on oublie les changemens qui y arrivent peu-à-peu, & que l'on s'aperçoit continuellement qu'il a les mêmes droits & la même autorité.

Mr. Locke me paroît définir juste l'identité d'une plante, en disant que l'organisation, qui lui a fait commencer d'être plante, Subsiste: c'est effectivement toujours l'organisation de cette Plante, & non l'organisation d'une autre. Il appli-
que

que la même idée au Corps humain.

L'art 28. du XXVII. Ch. du L. II. me paroît aussi clair que les suppositions précédentes. Mais leurs conséquences m'ont paru, & à d'autres encore, embrouillées, & inutiles.

Toute Substance, qui commence à exister, doit nécessairement être la même durant son existence.

Quelque composition de Substances qui vienne à exister, le composé doit être le même pendant que ces Substances sont ainsi jointes ensemble.

Tout Mode doit aussi être le même pendant tout le tems de son existence.

Dieu punira le même homme qui aura péché, & non un autre, & la justice de sa sentence sera manifestée par la Conviction intérieure qu'ils auront bien été les Auteurs de ces actions punissables.

La Confusion que les termes, qui expriment l'Identité, avoient jeté dans les idées, a donné lieu à ce qu'on apelloit les *Scholastiques Réels*, par opposition à ceux que l'on apelloit les *Nominaux*: ceux là préten-



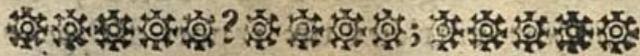
doient que les Natures universelles existoient réellement dans tous les individus.

Abelard, ce Logicien si subtil, s'imaginait que la même réalité se trouvoit essentiellement dans tous les Individus, qui par là ne différoient absolument point en *essence*, mais seulement par la variété de leurs *Accidens*. Les termes qui ne sont que des noms d'idées vagues, confondus ainsi avec les termes destinés à marquer des individus qui existent réellement au dehors de nous, faisoient des confusions, que *Spinoza* a porté à son comble.

Sur le sujet de l'identité, le P. B. trouvoit que *Mr. Locke* s'embarasse dans des bagatelles, pour donner dans des questions bizarres & pernicieuses.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ay remarqué, dans mon *Abrégé de Logique*, pour dissiper ces paradoxes, & nous assurer que nous demeurons les mêmes, malgré un très grand nombre de variétés.

CHA.



CHAPITRE IV.

Des rapports de Diversité.

I. **L**ORS que l'idée que nous nous sommes formés d'un objet, ne peut pas servir à nous faire concevoir celui que nous lui comparons, nous apellons ces deux objets, *différens* ou *dissémblables*; chacun d'eux a son idée qui le représente, & celle de l'un ne peut pas être celle de l'autre.

En quoi consiste la Diversité.

II. Lors que la différence de deux Objets ne les empêche pas de subsister ensemble dans un même sujet, on les apelle simplement *Divers*, *Différens*, *Dissémblables*, & ils retiennent le nom général. Ainsi, dans une même personne, il y a de la science & de la probité. Dans un même Corps il y a Figure & Mouvement. Mais quand la différence va jusqu'à l'incompatibilité, & que deux attributs, loin de pouvoir subsister ensemble dans un même sujet, se donnent réciproquement l'exclusion,

Il y en a de différentes sortes.